
3 1761 03574 1792

CATULLE MENDÈS

LE BONHEUR DES AUTRES

70 DESSINS

DE LUCIEN MÉTIVET.

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON.

LE BONHEUR

DES AUTRES

Il a été tiré de cet ouvrage,

dix exemplaires numérotés, sur papier du Japon.

Prix : **10** *francs.*

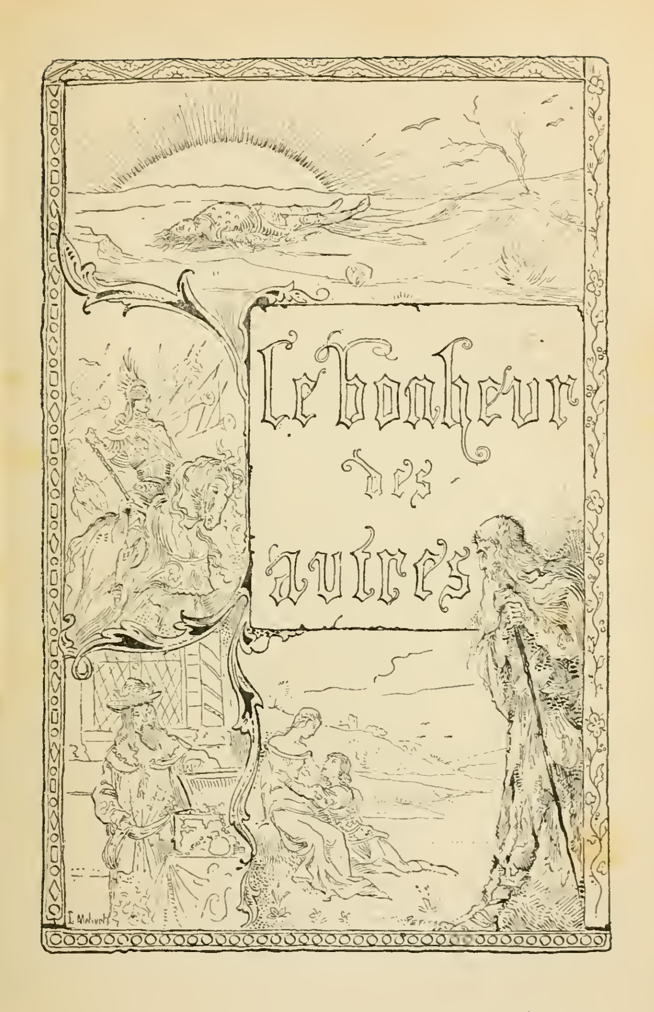
CATULLE MENDÈS

LE BONHEUR

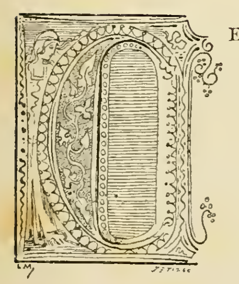
DES AUTRES

70 DESSINS DE LUCIEN MÉTIVET

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON


Le bonheur
des
autres

LE BONHEUR DES AUTRES



E qu'il y a de beau dans le bonheur des autres, c'est qu'on y croit !

Une fois, dans un pays très lointain où les fées dansent encore, au clair des étoiles, sur la lisière des bois, un pauvre hère, loqueteux, vieux et laid, presque imbécile — triste mendiant des chemins — vit un seigneur rentrer dans un palais ; et ce seigneur était habillé de brocart et d'or — car nul n'était plus riche que lui — et ce palais allumait au soleil des

murs de jade rose incrustés de pierreries. Le pauvre hère pensa qu'il serait bien heureux s'il était à la place de cet homme si riche; et, comme sur la route, tout à l'heure, une fée lui avait fait don d'un talisman, il n'eut qu'un vœu à formuler pour être ce seigneur lui-même. Mais, peu de jours s'étant écoulés, il fut si tourmenté de la crainte que des filous ne s'introduisissent chez lui pour dérober ses trésors, si inquiet des voleries de ses majordomes et des compétitions de ses héritiers, qu'il se jugea le plus malheureux des êtres vivants. En se promenant, plein de soucis, dans une allée de sa forêt, il vit un jeune paysan et une paysanne jolie et jeune, qui se tenaient par la main, qui se parlaient bas, qui s'aimaient; et ils avaient dans les yeux une félicité infinie. « Certes, je n'aurais plus rien à désirer, pensa-t-il, si j'étais à la place de ce jeune homme qui se promène avec sa maîtresse. » Et, par la vertu de son talisman, il devint cet amoureux lui-même. Mais, peu de semaines passées, il fut trahi par sa bien-

aimée, il la vit sourire à d'autres avec les lèvres et les yeux qu'il avait crus si sincères; et il reconnut qu'aucune infortune n'était plus cruelle que la sienne. En proie au plus sombre désespoir, il s'éloigna des bois et des champs où celle qui l'aima ne l'aimait plus, et, arrivé dans une grande ville, il vit un tumultueux concours de population. On poussait des cris de fête! On chantait des chants de joie! On célébrait la gloire d'un guerrier qui s'avançait à la tête de son armée; la face de ce général rayonnait dans la lumière sous les drapeaux victorieux. « La véritable joie, c'est d'être le triomphateur que tout un peuple acclame! » Et, usant encore de son talisman, il devint ce guerrier chargé de gloire. Mais, après très peu de mois, il fut environné de tant de haines et d'envies; tant de calomnies tentèrent d'avilir sa vertu guerrière, de nier ses exploits; on lui opposa de si indignes rivaux, qu'un dégoût lui vint des combats et des étendards! Il tomba dans une profonde mélancolie. En traversant un champ de ba-

taille couvert de morts, il remarqua un cadavre, le cadavre d'un tout jeune homme, quinze ans à peine, peut-être moins, un enfant. Il avait été tué par quelque balle, ce petit, avant d'avoir connu les faux plaisirs et les vraies tristesses de la vie. Sur son visage pâle et doux, où les yeux étaient purs, où souriait la bouche, il y avait comme infini contentement. Alors, celui qui avait été un riche seigneur, un amant heureux, qui était un chef triomphant, envia ce cadavre ; et, parce que le talisman n'avait rien perdu de sa puissance, il devint ce jeune homme mort en effet. Ce fut la seule fois qu'il n'eut pas à se repentir du change.




PARADULTÈRE
PETIT. SC

PARADULTÈRE



ERS la fin de ce déjeuner d'amies, les convives, — pas un seul homme ! qu'eût-on fait d'un homme, je vous prie ? — cédèrent à la tentation si naturelle de montrer leurs bijoux, d'en faire admirer la valeur et d'en vanter la provenance.

— Moi, dit Anatoline Meyer, je pense que je puis m'enorgueillir de ce collier de perles absolument parfaites, sur lequel ma mère, marchande de tableau, n'hésite pas, les jours

où je suis gênée, à me prêter vingt-cinq mille francs quand les affaires vont mal, vingt-huit mille francs quand elles vont bien ! Je l'obtins d'un étranger, peut-être un empereur, peut-être un pick-pocket, qui ne dit point son nom, et se contenta, homme de sens, d'une seule effusion de ma reconnaissance.

Jo dit :

— J'ai pour tout joyau cette bague. Un solitaire. On ne trouverait pas un diamant aussi miraculeux parmi ceux que se disputèrent les acheteurs des diamants de la couronne. Il me fut donné par un prince de Danemark qui, sur le point de se marier, l'avait acheté pour en illustrer la corbeille de sa fiancée, fille unique d'un roi du Nord ! Mais il préféra l'oublier, en me caressant les cheveux, parmi les petits frisons de ma nuque.

— Vous êtes, dit Constance Chaput, bien éloignées de ressembler aux vitrines des joailliers, et c'est pitié de voir combien vous vous montrez dépourvues de ces abondances de pierreries qui feraient étinceler vos cous et

vos poignets, et de qui le va-et-vient lumineux, arrondi sur votre gorge, scanderait le rythme de ses palpitations !

En même temps, debout, elle allumait à la splendeur du lustre un glorieux dispersement sur toute sa personne, — colliers, rivières, bracelets, pendants d'oreilles, bagues, — de brillants, de rubis, d'améthystes, de topazes et de furieuses escarboucles ! Et elle expliqua que, pour obtenir ce résultat, elle avait réduit à des faillites, d'ailleurs frauduleuses, et à des faux que la justice vit d'un mauvais œil, de fort honorables négociants et des fils de familles morts de phtisie, depuis, à Mazas.

Mais Emmeline, — sans aucun bijou, seins nus, bras nus, rien que de la chair, — bafoua d'un éclat de rire ces vantardises.

— Eh ! que diriez-vous donc, s'écria-t-elle si, ouvrant devant vous mon coffre-fort, je vous montrais l'innombrable trésor de pierres précieuses, que j'y recèle entre des obligations de chemins de fer et des valeurs à lots !

Personne n'osa répliquer. On la regardait,

on la jalousait. On savait que, jolie à peine, — point laide cependant, — jeune encore, demain vieille, Emmeline ne mentait pas en célébrant ses richesses mobilières ! on savait aussi qu'elle possédait des maisons de rapport dans la ville et dans la banlieue; en un mot, riche, elle l'était, tout à fait riche ! De sorte que Jo, qui a son franc parler, dit enfin, les coudes sur la table :

— Au fait, puisque l'occasion s'en présente, tu vas nous dire par quel moyen tu es parvenue à l'extraordinaire opulence, toujours accrue, qui est notre étonnement et notre envie. Une chose que personne n'ignore, c'est que jamais tu ne conquis la tendresse d'un financier vraiment sérieux ou d'un roi dilapidateur de sa liste civile. Cependant, si tu n'as pas douze chevaux dans les écuries de ton hôtel et si tu ne fais pas boire à tes domestiques du vin du Cap dans des hanaps d'or massif, c'est uniquement parce que tu n'es pas moins avare que riche. Qu'as-tu donc inventé pour t'enrichir ? As-tu trouvé une martingale qui

fait sauter trois fois le jour la banque de Monte-Carlo? Es-tu le chef de quelque bande de brigands qui arrêtent les trains, dans la prairie, entre les Monts Rocheux et le lac Winnipeg? Une fois pour toutes, explique-toi, et que l'on sache à quoi s'en tenir.

Emmeline, avec la rougeur d'un poète modeste surpris en flagrant délit de chef-d'œuvre :

— Il est vrai que j'ai inventé quelque chose, dit-elle ; ce n'est pas aux procédés ordinaires, où s'attarde la routine de vos charmes, que je dois ma prospérité vraiment incomparable. J'ai eu du génie ! Je l'avoue ; et je veux bien vous révéler...

Toutes d'une seule voix :

— Parle ! s'écrièrent-elles, qu'as-tu imaginé ?

Emmeline répondit :

— J'ai imaginé de remplir, et je remplis, en effet, la fonction de paradultère; qui me vaut des profits fort appréciables.

*
* *

Paradultère ! Ceci était malaisé à comprendre. On s'interrogea du regard; il y eut des haussements d'épaules, qui voulaient dire : « Non, je n'y suis pas ! » Après un silence, Emmeline reprit, conférencière :

— Vous n'êtes pas sans savoir que les personnes de notre monde, peu enclines à l'austérité, ne sont pas, en ce temps, les seules qui consentent à de tendres imprudences; il y aurait quelque exagération à prétendre que toutes les femmes mariées, en leurs aristocratiques boudoirs, sont imperturbablement fidèles à leurs maris; on est forcé de reconnaître que, parmi tant d'épouses, plus d'une ne se conforme à ses devoirs que d'une façon peu absolue; et, enfin, depuis huit ou dix ans, l'adultère a cessé d'être extraordinairement rare.

— Parbleu ! dit Constance Chaput.

— Après ? dit Anatoline Meyer.

Emmeline continua :

— Donc, celles qu'on appelle les femmes de la bonne société ne s'abandonnent pas moins que nous-mêmes aux sournoises sollicitations du désir ! Mais ce qui est sans danger pour nous, libres personnes, ne l'est pas pour elles, qu'une loi sévère opprime ; et l'on a vu, dis-je, des maris désobligeants, — je ne parle pas de ceux, totalement surannés, qui usent du revolver stupide — on a vu, dis-je, des maris se faire accompagner du commissaire de police pour constater le suprême soupir de délice ingénument poussé par leurs femmes dans l'alcôve des garçonnières.

— Des hommes mal élevés, dit Anatoline Meyer.

— Des imbéciles, dit Constance Chaput.

— Malotrus ou idiots, n'importe, poursuivit Emmeline, de tels maris existent ! et j'ai basé ma fortune sur ce fait incontestable. Que j'aie été seulement guidée par l'amour du lucre, ne le croyez pas ! J'ai conçu, en même temps qu'un espoir d'enrichissement, la généreuse

pensée de sauvegarder des plus graves inconvénients les illustres mondaines qui consentent, çà et là, à de sentimentales défaillances. Paradultère ! ce titre de ma fonction est-il absolument exact ? oui. Pas plus que le paratonnerre ne supprime la foudre, je ne supprime l'adultère; ah ! loin de moi cette pensée ! on s'ennuie tant ici-bas, et que deviendrait-on, s'il n'y avait pas la poésie, la musique et les baisers coupables ? Mais, de l'adultère, j'abolis, en échange d'une honnête rétribution, ce qu'il pourrait avoir de plus fâcheux; et, si elles veulent bien m'accorder leur confiance, les épouses des plus irascibles maris n'ont rien à craindre des magistrats investigateurs, dans les chambres d'hôtels lointains ni dans les appartements au rez-de-chaussée, où, vite descendues d'un fiacre, elles entrèrent, la voilette baissée !

Après avoir médité un instant :

— Il est certain, dit Jo, qu'une telle fonction mériterait, avec toutes les reconnaissan-

ces, les plus sérieux émoluments. Mais tu omets de nous apprendre comment tu la remplis. Par quel ingénieux moyen préserves-tu de fâcheuses constatations les femmes mariées au moment même où elles poussent l'oubli de leurs devoirs jusqu'à l'ignorance de ce qu'ont pu devenir toutes les batistes de leurs dessous éparpillées dans tous les coins?

Emmeline dit :

— Rien de plus simple. Je les accompagne.

— Je ne comprends pas du tout, dit Anatoline Meyer.

— Moi non plus, dit Constance Chaput.

Mais Jo s'écria, les yeux allumés d'enthousiasme :

— Je comprends, moi! et tu es digne en effet des plus sincères admirations. Oui, oui, je vois, je sais, je crois ! A vrai dire, tu as dû employer beaucoup de temps à te faire une clientèle ; car, avant tout, il fallait avertir de l'emploi où tu te destinais la plupart des jeunes hommes susceptibles d'inciter à des imprudences définitives les mondaines qu'inquiète

la jalousie conjugale. Mais, — ayant des relations nombreuses — tu es enfin parvenue à ce premier résultat; et, depuis, tout va le mieux du monde.

— Le mieux du monde en effet, dit Emmeline.

— Lorsqu'une jeune femme s'introduit furtivement dans quelque garçonnière, tu y entres avec elle...

— C'est cela !

— ... Non moins voilée qu'elle même !

— Oui !

— A peine entrée, tu te dérobes dans quelque coin de la chambre...

— Justement !

— Tu es là comme si tu n'y étais pas !

— Comme si je n'y étais pas.

— Tu ne prends pas garde aux tendres paroles, aux gestes non moins tendres dont l'amant accueille et récompense sa téméraire amie.

— Je n'y prends pas garde !

— Et, enfin, tu es si parfaitement absente,

que l'épouse répréhensible ne voit aucun inconvénient à répondre par des aveux aux sollicitations agenouillées de son vainqueur, et la robe, les dentelles, les batistes envolées, s'abattent çà et là, ainsi que des colombes blessées, sur le tapis de la chambre.

— Comme tu devines bien les choses, ma petite Jo ! dit Emmeline.

— Mais si quelqu'un heurte à la porte, si une voix crie : « Ouvrez au nom de la loi ! » alors, toi tu surgis, tu sors de ta cachette ; tandis que l'amoureuse se réfugie et s'enferme en quelque chambre voisine, tu te précipites dans le lit ! et comme, sous ton grand manteau, que tu laisses tomber, tu étais, naturellement, par une précaution indiquée, en un très succinct appareil concordant à l'aventure prévue, le commissaire de police, — la porte ouverte par l'amant ou enfoncée par les agents brutaux, — admire la vraisemblance des jupes, des dentelles, des batistes éparpillées partout, constate que le vicomte d'Argelès ou M. de Marciac avait dans son lit Mlle Emmeline, des

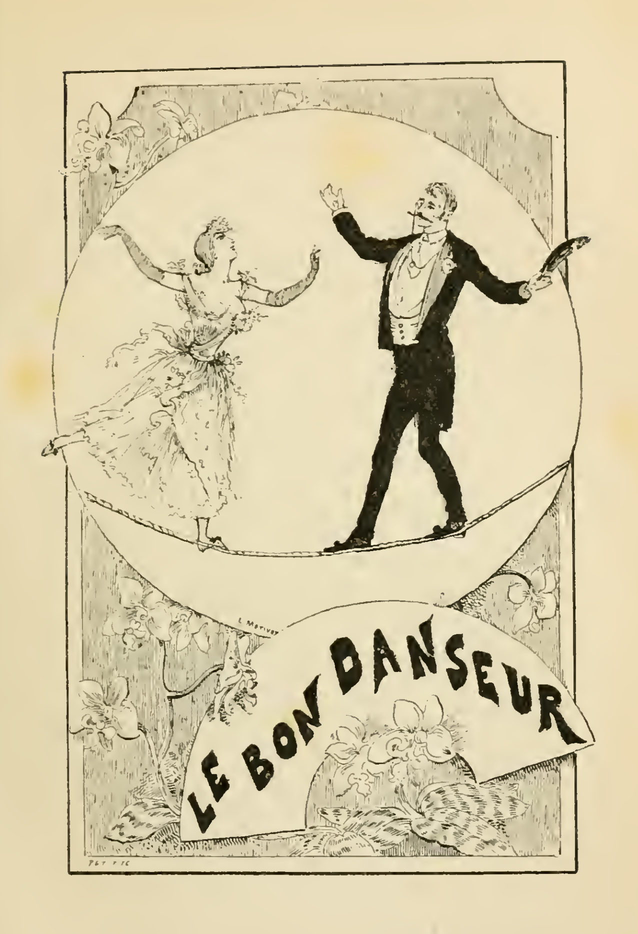
Nouveautés-Parisiennes, n'en demande pas davantage, et emmène, non sans lui avoir adressé de sévères reproches, le mari aux yeux écarquillés par la stupéfaction !

*
* *

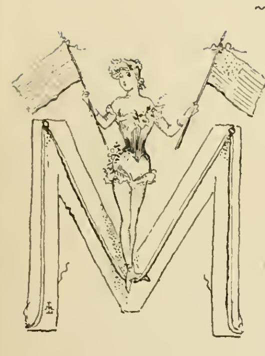
Toutes les convives de ce déjeuner d'amies s'accordèrent à trouver incomparables l'invention d'Emmeline et la finesse dont Jo avait fait preuve en la devinant. Rien n'était plus digne d'éloges, en vérité, que l'emploi de paradultère ! non seulement il était lucratif, puisqu'il valait à sa titulaire les offrandes reconnaissantes des amants hors de péril et des mondaines préservées, mais il était infiniment utile et honorable ; les plus austères moralistes n'en auraient pu disconvenir ; et Jo s'écria : « Certes, nous pouvons montrer avec une juste fierté nos bijoux si bien acquis par les tendres abandons où nous inclina notre naturelle miséricorde ; mais combien Emmeline se peut enorgueillir plus que nous encore,

lorsque, dans le coffre-fort ouvert, elle contemple son innombrable trésor de pierreries entre des obligations de chemins de fer et des valeurs à lots; car elle le doit, ce trésor, à une fonction qui bafoue la jalousie suranée des maris, et, par le péril supprimé, encourage aux délicieuses trahisons les épouses encore hésitantes! »




LE BON DANSEUR

LE BON DANSEUR



MALGRÉ ce qu'il y a de ridicule à danser dans l'un de ces bals de charité ou de corporation, au Grand-Hôtel ou à l'Hôtel-Continental, M. de Puyroche, égaré parmi la cohue, n'hésita pas à demander une valse à une jeune personne, trop décolletée, sans manches, habillée de couleurs extravagantes, avec beaucoup de rubans qui volent, jolie, bizarre, amusante, l'air d'être seule et de ne pas vouloir continuer à l'être !

Elle lui répondit, d'un joli accent d'Américaine, en montrant des dents aiguës et blanches, aiguës pour mordre, blanches pour être baisées :

— Oh! vraiment, monsieur, vous voulez danser avec moi?

— C'est l'un de mes désirs, non pas le plus vif.

— Danser? ici?

— Sans doute! où donc?

— Sur ce parquet?

— A moins, dit-il, qu'étant une ange accoutumée à baller parmi les étoiles, vous ne consentiez à me prêter deux ailes un peu usées, qui ne vous servent plus.

— Non, non, dit-elle en riant jusqu'à ses roses gencives, je ne suis point un ange, mais, si vous voulez danser avec moi, il faut que vous me suiviez hors de toute cette foule.

La suivre! il ne demandait pas mieux.

Quand ils eurent quitté la salle, elle monta, le précédant, le grand escalier de l'hôtel, lon-

gea le mur d'un corridor, poussa une porte ; ils se trouvèrent dans la chambre où logeait l'étrangère.

Elle reprit, avec un peu plus d'accent :

— Et, vraiment, vous avez toujours envie de danser avec moi?

— Toujours! plus que jamais!

— Eh bien! dit-elle, dansons.

Il se rapprocha, les bras ouverts pour l'enlacement; elle avait les épaules rondes, très grasses; et la double rondeur de sa gorge se haussait, doucement battante, hors des soies et des dentelles, comme sortiraient du nid deux tourterelles aux becs roses.

— Ah! non! dit-elle, pas comme cela!

— Eh! comment donc?

— Vous allez voir.

Elle alla prendre dans un coin, derrière un meuble, une corde enroulée, monta sur une chaise, accrocha, sur le mur, à un fort piton de cuivre, l'un des bouts de la corde, descendit, traversa la chambre, grimpa sur une console, suspendit l'autre bout à un autre

piton, bondit, se trouva debout, un seul pied sur le rouleau de chanvre, en l'air, toute sa jupe remuée dans le balancement; et, sous ses bras levés, frisait une mousse d'or.

— Car, dit-elle, en pouffant de rire, je suis une saltimbanque! j'arrive de New-York, je dois débuter le mois prochain, au Cirque d'Hiver, et j'ai cette corde dans mon appartement, pour « exercer » comme nous disons. Allons, monsieur, je veux bien danser avec vous, venez!

M. de Puyroche n'est pas un de ces hommes pusillanimes que le péril peut décourager du désir! D'ailleurs, ayant eu des succès sur la piste d'un cirque mondain, il se connaît assez bon gymnaste.

Sans témoigner le moindre étonnement :

— Me voici! dit-il.

Mais il s'arrêta, feignant quelque appréhension :

— Ah! diable, sans filet? je me romprai le cou.

— Je n'ai pas de filet, dit-elle.

— Ceci peut y suppléer.

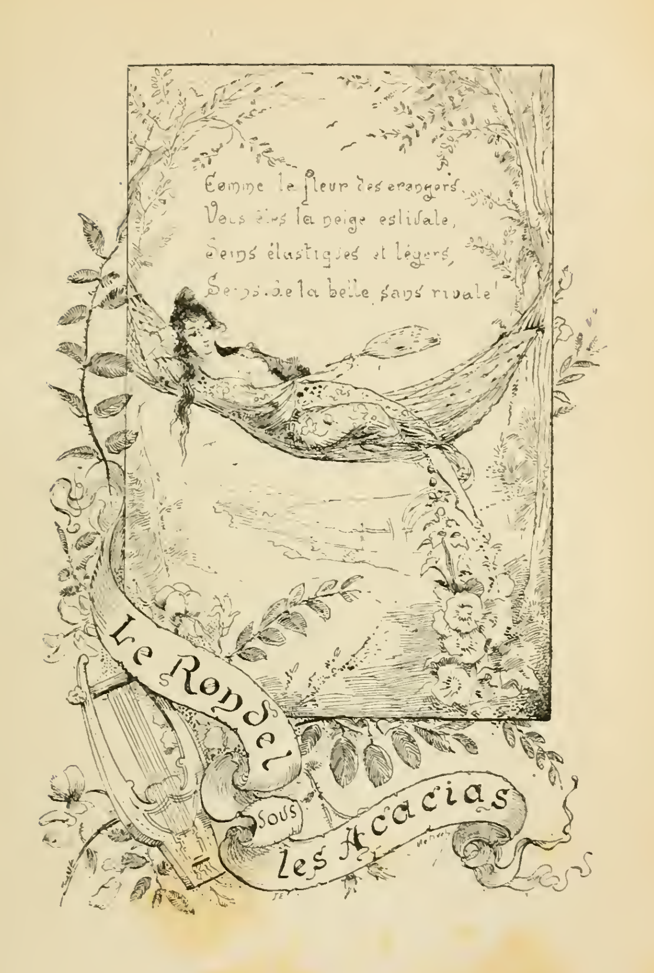
D'une main vigoureuse, il saisit par le dossier le lit, le tira sous la corde, s'élança, rejoignit la jolie Américaine; et ils étaient debout sur le « fil », tous deux, habit noir et robe de malines doublée de faille rose.

— Oh! c'est très bien, dit-elle avec un redoublement d'accent; on avait bien raison de dire que les Français sont des gentlemen très courageux!

Mais ce n'est pas très aisé de se tenir droit sur la corde lorsqu'on n'en a pas l'habitude! Il se pencha, vers la gauche, un peu trop, — maladroit, ou très adroit! — perdit l'équilibre, entraîna dans sa chute la jolie baladine, et ils tombèrent, sans se faire aucun mal, dans le filet. M. de Puyroche, depuis, a raconté qu'il ne regrettait point du tout — malgré ce qu'il y aurait eu de si ridicule à danser dans un bal de charité ou de corporation — d'avoir demandé une valse à cette jolie étrangère,

trop décolletée, sans manches, habillée de couleurs extravagantes, avec beaucoup de rubans qui volent.




Comme la fleur des orangers,
Vous êtes la neige estivale,
Seins élastiques et légers,
Seins de la belle sans rivale!
Le Rondel
sous
les Acacias

LE RONDEL SOUS LES ACACIAS

Cœlie parla. Tous les oiseaux se turent. Elle parlait :

— Je vous prie, cher amant, de me dire des vers; car le ramage de ces fauvettes, enfin, m'importune.

Or, Cœlie, sous les acacias, était couchée dans un hamac lentement balancé, d'où pendait, hors de la mule tombée, son pied nu; et, comme je voyais, dans le bâillement du corsage, s'enfler l'adolescence d'une double pêche de neige où serait tombée la roseur un

peu oblongue de deux fraises, j'improvisai ce rondel :

Seins élastiques et légers,
Seins de la belle sans rivale,
J'ai baisé dans votre intervalle
L'oubli du deuil et des dangers.

Comme la fleur des orangers,
Vous êtes la neige estivale,
Seins élastiques et légers,
Seins de la belle sans rivale!

Mais les miels et les doux mangers
Qu'à votre double pointe ovale
Ma bouche extasiée avale
Sont pleins de sucres mensongers,
Seins élastiques et légers!

Cœlie objecta, en se tournant à demi dans son peignoir, d'où émanèrent ces parfums que lui envient les roses tièdes de juillet :

— Il y aurait beaucoup à dire contre ce rondel! D'abord, il est exécrable.

— Je l'accorde! m'écriai-je.

— Puis, quelle folie vous a pris de proclamer qu'il y a quelque mensonge dans les douceurs dont je consens, pour vous seul, à ne me point montrer avare? Vous n'ignorez pas, monsieur,

que je suis la franchise même, et que jamais je n'usai envers vous d'aucune hypocrisie.

— Ah! pourtant, si, chère âme, vous m'avez menti! lui dis-je.

— Menti?

— Oui, une fois.

— Et quand donc? demanda-t-elle.

— Ce fut l'autre soir... Vous ne vous souvenez point?...

— Point du tout, je vous assure!

Je m'étais approché d'elle, je m'étais agenouillé, je lui parlais du souffle, plutôt que de la voix, dans les petits frisons qu'elle a près de l'oreille...

— Ce fut l'autre soir, repris-je, lorsque, pleine de colère à cause d'un baiser que vous aviez espéré plus subtil, tu me juras, cruelle, que tu ne m'aimais point!




IVRESSE
L. Morin
PETIT. SC

IVRESSE

Nous arrivâmes, Cœlie et moi, sur le bord d'une verte rivière, d'où montaient des fraîcheurs, et toute égratignée des saules qui, de la rive, se penchaient. Il y avait, dans la campagne, autour de nous, la solitude ensoleillée de midi.

— Oh! qu'il serait doux, dit Cœlie, de nager en cette eau diaphane et mystérieuse pourtant!

Déjà elle avait accroché à un arbre son cha-

peau de paille où fleurissent des pivoines; elle commençait de dégrafer le haut de son corsage. Car elle a cette coutume de ne jamais mettre aucun intervalle entre l'expression et l'exécution de son désir.

Je m'écriai, plein de jalousie :

— Non, vous ne vous baignerez point, en plein jour, si près d'une route où peuvent passer des gens; et, quand même personne n'y passerait, pensez-vous que je vous permettrais de révéler au jour qui luit, au vent qui passe, les adorables trésors où seul j'ai le droit d'adorer la réalisation de mes songes?

Mais Cœlie haussa l'épaule, — une frêle épaule, déjà nue, — et elle continua de se déshabiller, sans une parole; parce qu'elle sait bien qu'il lui suffit du silence pour répondre à toutes les objections; et il y a longtemps que je me résigne à être de son avis, en toute occasion.

Donc, au bord de la fraîche rivière égratignée de saules, elle fut nue; j'avais, devant mes yeux extasiés — toutes les batistes tom-

bées, en bouffements neigeux, sous ses pieds blancs qui les piétinaient, — le miracle de sa sveltesse nue, fine comme un bouleau, et si féminine en son allongement. Elle levait ses bras en un bâillement, vers l'eau, de désir, — ses bras sous lesquels s'emmêlait en courtes frisures un nid de rousses odeurs. Puis, glissant sur le velours de l'herbe, elle s'insinua dans la caresse enveloppante de l'eau; et la rivière, sur elle qui nageait, coulait. Ah! ce corps dans la transparence de l'onde, cette blancheur à peine rosée dans la fluidité molle du flot, si quelqu'un était venu! si quelqu'un l'avait vue! des rages me prenaient, des rages qui s'allanguissaient en des enchantements. Enfin, elle sortit de l'eau, pareille à une statue de nymphe adolescente, à une statue sur laquelle il a plu, et, quand je l'eus essuyée d'herbes et de feuilles, de fleurs aussi, elle se revêtit très vite. Nous regagnâmes la route; elle avait, en s'appuyant à mon bras, un peu lasse, cet air délicat et paisible, un peu fier, qu'elle sait se donner, au Bois, dans sa voi-

ture, un coussin sous les pieds, un coussin sous les épaules. Mais, moi, j'étais beaucoup moins tranquille; je marchais avec peine, titubant.

— Qu'avez-vous donc? me demanda-t-elle, on dirait que vous êtes ivre. Ivre? Pourquoi? C'est à peine si, à l'auberge où nous déjeunâmes, vous avez bu deux pichets de petit vin léger; et il me souvient que, dans nos folies nocturnes, vous videz, sans en être incommodé, trois ou quatre bouteilles du plus capiteux bourgogne.

— Je ne suis pas ivre! m'écriai-je.

— Mais si! dit-elle. Vous avez grand'peine à vous tenir droit; j'ai tout justement l'air, sur cette grande route, d'une personne qui donnerait le bras à un ivrogne.

Il est certain que ma marche était fort chancelante; il eût été absurde de nier l'ivresse qu'elle me reprochait; de sorte que je fus obligé à un aveu.

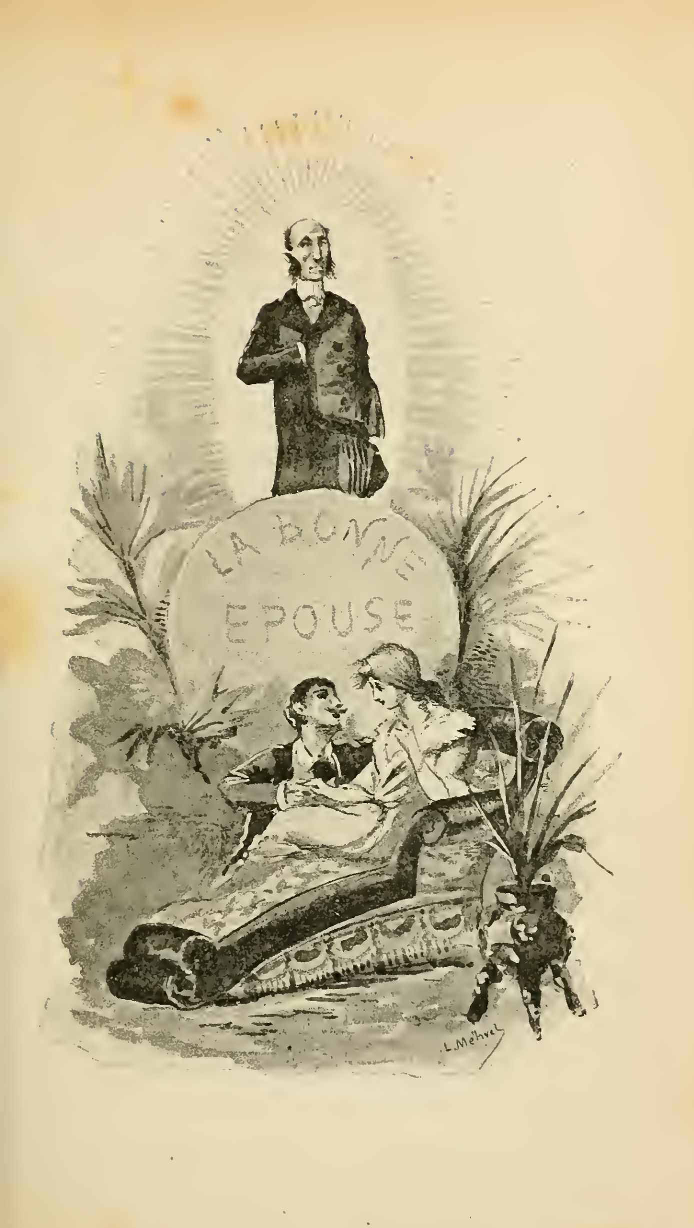
— Oui, je suis gris, lui dis-je.

— Eh! pourquoi, je vous prie?

J'hésitais encore, je dis enfin :

— Parce que, tout à l'heure, tandis que vous ragrafiez votre corsage, j'ai bu, dans le creux de ma main, un peu de l'eau courante où vous vous êtes baignée !




LA BONNE
EPOUSE
L. Méhrel

LA BONNE ÉPOUSE

Une fois que j'étais à ses genoux :

— Hélas! que je vous aime, dit-elle.

— A la bonne heure! m'écriai-je.

Et déjà, plein de l'orgueil du triomphe, je me préparais aux suprêmes audaces, — le lieu, boudoir, la posture, agenouillement, m'offrant des facilités, — lorsque la cruelle ragrafa son corsage comme pendant un siège on profite de l'heure où l'ennemi assemble ses forces, pour remettre en état de défense une

forteresse à peine démantelée; et elle me dit en croisant énergiquement les jambes :

— Non! n'espérez rien! Malgré la tendresse dont mon trop faible cœur vers vous ne se sent que trop enclin; malgré le très probable plaisir que devrait au frôlement, d'abord léger, de votre moustache brune et drue, l'insensible duvet blond, — si sensible pourtant, — dont se dore le dessus de ma lèvre, vous n'obtiendrez de moi aucune faveur vraiment décisive!...

— Oh! dis-je.

— A moins?... continua-t-elle.

— A moins! parlez!

Elle hésitait, elle acheva, serrant de plus en plus les jambes sous la faille tendue où se renflait la ligne grasse de la cuisse, où se précisait la netteté grêle du genou :

— A moins que vous ne me disiez franchement, loyalement, ce que vous pensez de mon mari!

J'aurais pu lui faire remarquer qu'il y avait quelque chose d'insolite, de déplacé même, à évoquer en un pareil moment l'idée de l'in-

supportable imbécile de qui elle avait consenti à faire le bonheur et le malheur. Mais l'état, vraiment digne de pitié, où m'avait incité le mi-succès des témérités premières, ne me laissait pas cette lucidité d'intelligence, qui se plaît aux escarmouches de la discussion ; et je geignis désespérément :

— Je veux bien vous dire ce que je pense de votre mari !

— Eh ! bien, j'écoute !

Mon opinion sur ce bélître, j'allais la lui dire ! Qu'il était vieux, qu'il était chauve, qu'il était laid, qu'il était bête, qu'il était pareil à tout ce qui est détestable et burlesque, j'allais le proclamer !

Mais il y a des instants, — trop rares, — où l'on a du génie.

J'en eus !

— Madame, m'écriai-je, votre mari est un des hommes les plus charmants qu'il soit possible d'imaginer.

— Très bien ! très bien ! dit-elle avec enthousiasme.

— Ceux qui pensent qu'il a soixante ans s'abusent!

— Oui, oui, ils s'abusent!

— Même, il a des cheveux!

— Il en a, très peu, mais il en a!

— D'ailleurs, ne fût-il plus aussi jeune qu'Hylas, la délicatesse et l'harmonie de ses traits le recommanderaient à l'attention de toutes les femmes de goût.

— Oui! oui! certainement!

— En outre, ses talents sont tout à fait extraordinaires. S'il était député, il serait éloquent! s'il était ingénieur, il serait savant! s'il était poète, il serait sublime!

— Ajoutez que j'ai le plus grand tort de ne pas l'adorer avec une incomparable passion, qu'il est tout à fait supérieur aux jeunes hommes qui me troublent de leurs hommages, supérieur à tous! même à vous!

— Même à moi! proclamai-je.

Elle me sauta au cou, puis retomba très vite, toute démantelée, — cela tient si mal, les agrafes, — sur la chaise longue où le strict

croisement des jambes, dans le hasard de la chute, aurait été tout à fait impossible; et elle dit :

— Ah! que c'est bien à vous de parler de la sorte! Car jamais je n'aurais pu aimer d'un amour sans remords un homme qui n'aurait pas eu pour mon mari autant de respect et d'estime que j'en ai moi-même, et enfin...

Je lui baisais les lèvres.

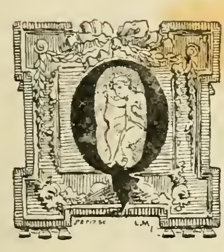
— ...Et enfin, nous lui devions bien cela! mourut-elle.





5.

LA JOIE IMPOSSIBLE



UAND vous dormez, lui dis-je, que vous devez être jolie! C'est une chose délicieuse de regarder vos yeux ouverts, où le soleil allume des étoiles, et votre bouche vivante comme une rose qui s'épanouit, et rien n'égale sans doute l'enchantement de vous voir aller et venir dans le boudoir, tantôt avec les lenteurs câlines d'une lionne qui rôde, tantôt avec des sautèlements d'oiselle étourdie qui va s'envoler. Mais combien il doit être doux aussi de vous consi-

dérer ensommeillée dans la paresse de vos cheveux défaits, immobile et toute blanche, les yeux fermés!

— Il est certain, répondit-elle, que je ne dois pas être, en dormant, d'une laideur repoussante; je suis portée à croire que l'on prendrait plaisir à voir trembler sur ma joue l'ombre des cils de mes paupières closes.

— Eh bien! repris-je, donnez-moi la joie, chère âme, de vous admirer assoupie. Tenez, l'heure est propice, vous êtes doucement lasse et le soleil d'hiver, dans la chambre où flambent les bûches, a des chaleurs d'été; couchez-vous sur cette chaise-longue, profonde et molle, que nous aimons; laissez-vous glisser dans la tiède langueur des songes, et dormez, le peignoir entr'ouvert, tandis que je vous regarde.

Elle éclata de rire.

— Bête! dit-elle.

— Quoi! vous refusez?

— Ce que vous désirez, c'est la chose impossible.

— Impossible?

— Absolument. Jamais, non jamais vous ne me verrez dormante.

— Pourquoi donc?

— Eh! parce que...

Elle l'attira vers elle, lui parla tout bas, dans le cou, avec de jolis rires encore.

— Eh! parce que, dit Cœlie, là, sur la chaise-longue, dans la chaleur tendre du boudoir ensoleillé, je ne serais pas encore tout à fait endormie, languissante et fermant les paupières, et le peignoir entr'ouvert, que vous m'auriez déjà réveillée!




LA ROSE
ET LE REVENANT.
L. Méliat

LA ROSE ET LE REVENANT



ANDIS que sa mère, assise au piano dans le salon voisin, déchiffrait une sonate de Beethoven, mademoiselle Berthille laissa sur le fauteuil son bébé japonais, — car, à seize ans, elle jouait encore à la poupée, — et me dit :

— Ah! monsieur, je pense que je n'oserai jamais vous conter cette histoire. Elle est aussi effrayante que possible ; et elle n'est pas convenable du tout, puisque c'est une his-

toire d'amour, qui n'aurait pas dû arriver à une demoiselle comme moi.

— Petite amie, répondis-je, je suis bien certain que vous vous alarmez à tort. Rien n'a pu vous advenir que de simple et de pur comme vous-même, et une mauvaise pensée, en vous, serait aussi extraordinaire qu'une tache d'encre sur un lis. Contez, contez sans crainte. Vous vous exagérez les choses! Les sensitives, au regard de vous, ne sont que des effrontées; si l'on faisait de toutes vos aventures un recueil en vers ou en prose, ce serait, relié de satin blanc et argenté sur tranches, le meilleur livre que l'on pourrait offrir aux petits anges qui furent sages, les jours de distribution de prix au paradis.

— Je crains bien que vous n'ayez de moi une trop bonne opinion! dit-elle. Enfin, telle qu'elle est, voici l'histoire. Oh! elle est si horrible que je n'ai jamais eu le courage de l'avouer à confesse.

Tandis que mademoiselle Bertille parlait ainsi, du soleil entra par les fenêtres, l'illu-

mina toute, joua dans ses cheveux autour de son front de neige fine; elle eut l'air d'une rose blanche qui, étant une sainte, aurait une auréole d'or.

*
* *

Elle commença :

— Il faut vous dire, monsieur, qu'il se passe au couvent des choses qui sont absolument répréhensibles. Vous vous imaginez peut-être que les pensionnaires occupent tout leur temps à lire dans des livres sérieux, à étudier leurs leçons, à griffonner leurs devoirs avec de petits doigts tachés d'encre comme le lis dont vous parliez. Ah! c'est une grande erreur, je vous assure! elles ont de bien autres soucis, très criminels; l'on ne saurait se faire une idée des choses qu'elles se disent à voix basse, deux à deux sous les châtaigniers de la grande cour. Il y en a qui parlent de jeunes hommes qu'elles ont vu aux dernières vacances, qui étaient jolis, et qui avaient des moustaches! D'autres ne craignent pas d'a-

vouer qu'elles ont songé plus d'une fois au jour où on les marierait. N'est-ce pas abominable? Et elles sont, sur beaucoup de points, très savantes. Tenez, je me souviens d'une parole qui va vous faire frémir. Une fois que j'avais trouvé dans un buisson de syringas un nid de fauvettes grises, sans duvet encore, toutes petites, toutes pépiantes, et que je demandais à mon amie Emmeline comment ces bestioles étaient nées : « C'est, me répondit-elle, que le père et la mère ont gazouillé ensemble sur la même branche fleurie ! »

— Oh ! fis-je avec épouvante.

— Je savais bien que vous frémiriez!

— Mais vous, du moins, petite amie, vous vous gardiez bien d'avoir de ces étranges pensées; et vous faisiez l'admiration des bonnes sœurs par votre réserve et votre zèle studieux.

— Oui, dit mademoiselle Berthille, je crois avoir été digne d'éloge, assez longtemps, — jusqu'au jour où se passa l'aventure dont vous exigez le récit! Une fois, après le repas du

soir, je me promenais toute seule dans le jardin, le long du mur où grimpent des rosiers. Je ne songeais pas à mal, oh! je vous prie de le croire, lorsque, tout à coup, j'entendis, venant de la route, la plus délicieuse musique qu'il soit possible d'imaginer.

— Quoi! l'on vous donnait la sérénade?

— Je n'ai pas dit que cette musique fût un bruit de mandore ou de guitare. Non, ce qui chantait, ou plutôt ce qui parlait, mais avec une mélodie de chant, c'était une voix d'une tendresse infinie, et je reconnus tout de suite, tant elle était douce, que ce n'était pas une voix de femme ni une voix de vieillard.

— Aïe!

— Ce jeune homme, invisible, de l'autre côté du mur, disait : « O ma bien-aimée, vous êtes tout ce qui m'est cher en ce monde; où vous ne venez point, il n'y a pas de fleurs, de verdures, d'oiseaux, ni de clarté! Ne prendrez-vous pas en pitié un jour le grand amour que j'ai pour vous? Hélas! de vous seule

dépend ma joie ou mon désespoir, et je ne manquerai pas de mourir si vous ne me donnez la petite rose que vous avez à votre corsage! »

— Cet amoureux, sans doute, parlait à sa fiancée, sur la route?

Mademoiselle Berthille me regarda avec une grande colère.

— Quelle idée avez-vous! s'écria-t-elle. De quelle fiancée prenez-vous souci? C'était à moi, à moi seule qu'il parlait.

— Comment! sans vous avoir jamais vue?

— Il n'est pas indispensable d'avoir vu une jeune personne pour s'éprendre d'elle au delà de toute expression! D'ailleurs, il se pouvait qu'il m'eût aperçue, monté dans quelque arbre, tandis que je jouais sur la pelouse avec mes camarades.

— En effet, je n'avais pas pensé à cela.

— Et la preuve qu'il s'adressait à moi, c'est qu'il demandait une rose : j'en avais une, justement, à mon corsage!

— Voilà qui est tout à fait décisif. Il n'y a

rien à objecter à cette preuve. Je vous demande pardon d'avoir supposé un seul instant que le jeune homme pouvait avoir une amie sur le chemin! Et sans doute, — je prévois la faute dont vous vous repentez encore, — votre cœur s'émut de ces tendres prières, à tel point que vous avez jeté par-dessus la muraille...

— La fleur qu'il souhaitait? Non, monsieur, je connaissais trop bien mes devoirs pour m'abandonner à une telle faiblesse. Quoiqu'il fût décidé à mourir (il l'avait dit!) dans le cas où je lui refuserais l'objet de ses désirs, je m'enfuis, tremblante, éperdue, n'en voulant pas entendre davantage.

— Est-ce là toute votre aventure? Ah! tout me porte à croire qu'elle vous sera pardonnée.

— Hélas! je n'ai pas fini, et vous ne sauriez croire à quelle extrémité coupable je me suis laissée aller par la suite.

Comme elle disait ces mots, le soleil s'évanouit, laissant la chambre grise : les cheveux de mademoiselle Berthille n'étaient plus si

blonds ; je ne vis pas sans inquiétude s'éteindre le léger nimbe d'or.

*
* *

Elle reprit :

— A quelques jours de là il y eut au couvent une telle épouvante que les nonnes couraient dans les allées, dans les corridors, effarées, levant les bras au ciel, que les pensionnaires ne se parlaient plus entre elles, à voix basse, sous les châtaigniers de la cour ! et, au réfectoire, il n'était plus question de manger ; et, au dortoir, il n'était plus question de dormir. Ce qui arrivait était si extraordinaire, si effroyable, qu'une vieille religieuse qui, depuis dix ans, — tout le monde le savait ! — n'avait pas prononcé une parole, s'écria : « Dieu nous protège ! »

— Eh ! qu'était-il arrivé, je vous prie ?

— Il était arrivé qu'un fantôme, toutes les nuits, paraissait dans le cloître ! Les cellules, les salles, les couloirs étaient hantés d'un revenant vêtu d'un blanc suaire, deux braises

à la place des yeux, et qui passait en remuant des chaînes. Vous dire à quel point l'on avait peur, c'est une chose qui me serait impossible. Nous avions une maîtresse de dessin, Anglaise, qui avait de très beaux cheveux blonds ; un matin ils furent tout blancs ! Emmeline en donnait pour raison que l'Anglaise avait oublié de se teindre ; mais l'avis général fut qu'elle avait rencontré le spectre, et que, de terreur, sa chevelure avait blanchi ! Enfin, tout le monde vivait dans une anxiété dont aucune parole ne saurait donner une idée ; et la Supérieure elle-même, à qui l'on apprit l'événement, s'en montra fort tourmentée.

— Sans doute, dis-je, quelque pensionnaire facétieuse avait imaginé, pour effrayer ses compagnes, de se promener, la nuit, dans le couvent, habillée d'un drap, avec deux bougies sous un grand voile.

Pour la seconde fois, mademoiselle Berthille me considéra avec un air de courroux.

— Il faut avouer, monsieur, dit-elle, que vous avez les imaginations les plus extrava-

gantes. Une pensionnaire? un drap? un grand voile? des bougies? Mais vous ne vous souvenez donc pas de ce qui m'était arrivé? Vous ne vous rappelez pas que le jeune homme, de l'autre côté du mur, avait dit qu'il mourrait si je ne lui donnais pas la rose de mon corsage? Est-ce que vous ne mourriez pas, vous, pour l'amour d'une fleur, si vous l'aviez promis?

— Si fait! m'écriai-je d'un ton de solennel serment.

— Eh bien! ce que vous auriez fait, il l'avait fait! il était mort de chagrin! et maintenant, c'était son âme en peine qui revenait dans le cloître.

— Vous avez raison. Il est évident que c'était son âme en peine. Moi aussi, à sa place, je serais revenu.

— Le gage d'amour que, vivant, il avait sollicité, il le réclamait encore après son trépas; et je fus tout de suite convaincue qu'il n'aurait point de repos tant que son désir ne serait pas satisfait.

— Vous aviez gardé la rose?

— Oui, entre deux pages d'un livre d'heures. Je résolus de la lui donner. Un soir, après les lampes éteintes (ce soir-là, précisément, la supérieure avait déclaré que toutes les pensionnaires seraient punies si le fantôme ne cessait de se faire voir. car elle avait eu, à tort, le même soupçon que vous), un soir, je laissai tomber la rose sur les dalles du corridor, et le lendemain elle n'y était plus, — et jamais plus le revenant n'a paru dans le cloître! Oh! je m'accuse. Oh! ma faute fut très grande. Céder à la prière d'un jeune homme, même défunt, c'est une chose dont on ne saurait assez se repentir. Mais je pense qu'il me sera tenu compte de ma bonne intention, et, enfin, je ne pouvais laisser souffrir éternellement celui qui était mort pour moi et qui demandait si peu de chose! »

*
* *

Là-dessus, mademoiselle Berthille, avec un grand soupir, retourna à son bébé japonais.

Je n'eus garde de tourmenter ses illusions, de lui faire remarquer qu'il y avait peut-être une ou deux invraisemblances dans son aimable récit. Elle m'en eût voulu! Il est toujours agréable à une femme, même à une jeune demoiselle qui joue encore à la poupée, que quelqu'un ait expiré d'amour pour elle, et, défunt, n'ait pas cessé de l'aimer. Et puis, qui sait si elle n'avait pas raison, mademoiselle Berthille, et si je n'avais pas tort? Le jeune homme qui parlait de l'autre côté du mur est peut-être endormi dans le bon cimetière, une rose fanée à ses lèvres mortes!




LES BONS EXEMPLES

LES BONS EXEMPLES



Ce jour-là, j'avais seize ans et je me promenais par les chemins avec le dieu Amour.

Nous rencontrâmes un pauvre diable pareil à un vagabond ou à un malfaiteur, dépenaillé, hirsute, horrible, que des hommes de police rudoyaient et poussaient avec de mauvaises paroles. Je m'approchai du pauvre diable. Il me sembla qu'il y avait, dans ses yeux obscurs, comme un souvenir de joie encore. Je lui demandai ce qu'il avait fait pour mériter d'être réduit en un si piteux état.

— J'ai aimé, me dit-il.

Un peu plus loin, sur la même route, nous fîmes la rencontre d'un mendiant estropié. Une béquille sous chaque aisselle, il se traînait péniblement en des loques sordides ; il n'avait plus de cheveux, il n'avait plus de dents, ses yeux étaient morts, bien qu'il ne fût pas très vieux peut-être, comme ceux d'un centenaire. Je m'approchai du mendiant. Il me sembla qu'il y avait, sur ses lèvres pâles, un reste de sourire encore. Je lui demandai ce qu'il avait fait pour mériter de choir à ce degré de ruine et d'abjection.

— J'ai aimé, me dit-il.

Au détour d'un sentier, nous avisâmes un homme, une corde au cou, qui était pendu dans les branches. Il était affreux dans la belle matinée, il avait la face violacée, une langue bouffie lui sortait de la bouche, et, quoiqu'il ne fût pas tout à fait mort encore, il était plus effrayant qu'un cadavre. Je m'approchai du pendu. Il me sembla qu'il y avait à son front comme une lueur de triomphe encore. Je lui

demandai quelle aventure l'avait convié à désirer et à chercher le trépas.

— J'ai aimé, me dit-il.

Alors le jeune dieu avec qui je me promenais par les chemins se tourna vers moi et m'interrogea de la sorte :

— Toi qui as seize ans, toi qui entreras demain dans la mystérieuse vie, que feras-tu, dans la vie, enfant ?

— J'aimerai, lui dis-je.




LA BELLE
AU LIT DORMANT

LA BELLE AU LIT DORMANT



ERS la fin du souper, Lili Luce, renversée dans le fauteuil, très décolletée et très sereine, — comme une personne sûre de sa gorge, — amusait du bout de sa langue rose la mousse d'une coupe de champagne; et rien n'était plus joli à voir que ce frétillement dans ce pétillement. Ce n'était pas seulement joli! C'était attendrissant sans doute, car de la regarder tout occupée du calice aux frisures d'écume, les jeunes femmes qui, avec nous,

étaient là : Lise de Belvélize, marquise défroquée de son marquisat, et Anatoline Meyer, et Constance Chaput, belle et bête comme les cygnes, ces oies de neige, et Pervenche, ainsi nommée par une facile antithèse, à cause de ses yeux noirs, — avaient aux paupières des larmes d'amicale approbation et, déjà, de reconnaissance, eût-on dit!

Mais, soudain, Lili Luce posa la coupe sur la table, d'un geste de colère : l'un des convives, je ne sais plus lequel, avait parlé de Zo, de l'adorable Zo, en des termes presque irrévérencieux.

— Tout! s'écria Lili Luce, je permets tout! Qui donc d'entre vous oserait dire que je lui ai jamais interdit quelque chose? Mais je ne souffrirai pas que l'on manque de respect à Zo; car elle m'a rendu le plus signalé des services, un service bien propre à faire, dans une âme bien née, s'éterniser la gratitude; et vous-même, oui, vous tous, vous êtes étrangement ingrats envers celle à qui vous devez les sourires après minuit et les autres para-

dis nocturnes que je ne vous refuse point!

On s'étonna, on l'interrogea, elle reprit, avec une lenteur presque solennelle :

— Écoutez! Il y a un an, j'étais exquisement jolie; j'avais, comme aujourd'hui un éclair de nacre entre la rose de ma bouche, et la mourante perversité qui distingue de tous les yeux mes yeux si langoureusement et si cruellement verts; j'avais et je ne cachais pas les radieux seins qui ont égalé ma gloire à celle de Phryné, d'Athènes, et à celle de mademoiselle Léa-Léo, modèle aux Batignolles; mais en dépit de ces dons naturels, d'où je tirais un juste orgueil, j'étais aussi indigne qu'on le peut être de mériter l'estime des personnes dont l'opinion, en ce qui concerne les choses de l'amour, a une valeur vraiment sérieuse. Pourquoi? Parce que je dormais au lit! Oui, j'était jeune, belle, neigeuse comme les lis, et, où il convient, dorée comme le soleil, mais je dormais au lit! A peine les dernières batistes tombées devant le légitime enthousiasme de celui qui m'accompagna, m'étais-je glissée

sous les courtines, qu'un sommeil irrésistible me fermait les paupières, m'enveloppait toute d'une immobilité rigide, m'opprimait, m'anéantissait! Et quand même le dieu Eros, guerrier tumultueux, qui renversa les plus inébranlables forteresses, et qui remplaça enfin les antiques catapultes par des inventions plus modernes, eût tiré le canon dans mon alcôve, je n'aurais pas entendu, je n'aurais pas tressailli, non, — pareille à une blanche rose gelée dont le plus furieux vent ne ferait pas trembler un seul pétale !

A cet aveu, tous ceux et toutes celles qui soupaient reculèrent, pleins d'épouvante, puis se rapprochèrent, pleins de pitié.

Lili Luce continua :

— Vainement j'essayais de vaincre une fatalité détestable ! Vainement j'étais convaincue, comme tout le monde, qu'une amoureuse digne de ce nom peut s'endormir dans sa loge aux Bouffes, dans sa voiture au Bois, sur sa chaise à l'église, mais que, jamais, sous aucun prétexte, en aucun cas, elle ne doit, — sinon

deux heures après l'aube, — s'endormir dans son lit! Vainement j'aurais voulu être miséricordieuse aux tendres prières de ceux qui me disaient, à genoux : « Oh ! ce soir, restez éveillée ! » Tous mes efforts et toutes leurs supplications demeuraient sans effet. Que l'invincible habitude de l'assoupissement me restât du temps où, cigarière à Nancy, je rentrais accablée, le soir, dans ma mansarde, c'est possible, je ne sais pas, qu'importe! Le certain, c'est que le sommeil s'emparait de moi, victorieusement, dès que j'étais couchée. Et je n'ai pas besoin de vous dire de qu'elle déconsidération j'étais l'objet, à cause de cela! On ne tenait nul compte de la nacre de mon sourire entre mes lèvres de rose, ni de mes yeux pervers, ni de mes seins radieux! Je dormais au lit, je dormais au lit! Le sommeil était le jaloux et inexorable thésauriseur de mes inutiles charmes ! J'étais destinée à une vie sans gloire.

Lili Luce se leva.

— Mais je rencontrai Zo! dit-elle avec enthousiasme. Je lui révélai l'infirmité déplora-

ble où s'annulaient les grâces très précieuses et les bonnes intentions dont je fus douée; je n'hésitai même pas à lui avouer que les tentatives, pour faire se rouvrir mes paupières, des personnes les plus méthodiques ou les plus effrénées, n'avaient fait que blanchir. Elle sourit, avec un haussement d'épaule, comme prenant en pitié ces personnes; et, après s'être assurée, sans aucune résistance de ma part, — car, en l'espoir du salut, j'étais décidée à tout ! — que mon épargne de mystérieux attraits valait en effet d'être disputée à l'avarice du sommeil... Mais à quoi bon ajouter une seule parole ? Zo est la plus incomparable des amies, et la mémoire des ses bienfaits me plonge en des excès de dévotieuse reconnaissance.

La jolie discoureuse se rassit, reprit la coupe où moussait encore le champagne.

— Non ! non ! tu ne te tairas point ! dit Pervenche.

— Nous tenons absolument à apprendre, dit Anatoline Meyer, par quel rare et utile ser-

vice Zo mérita les éloges dont tu protèges sa renommée !

Lili Luce, renversée dans le fauteuil, amusait du bout de sa langue rose le pétillement de la coupe.

— Qu'il vous suffise de savoir, murmura-t-elle avec nonchalance, que la Belle au lit dormant s'est pour toujours réveillée ; jamais plus, dans l'alcôve, je ne clos les yeux, sinon sous des lèvres éprises de mes paupières ; et, même lasse, à ne plus mourir, des plus tendres labeurs, il suffirait du nom de Zo, proféré en un soupir, ou de son souvenir en mes langueurs passant, pour me faire plus alerte et plus vive qu'une querelle de chardonnerets qui se becquètent dans les fraîches épines sous un clair matin d'avril !





8.

LA FLÈCHE, L'AILE ET LE CŒUR

Mon amie a tenu un pari et l'a gagné, hélas !

Un archer disait :

— De toutes les rapides flèches, ma flèche est la plus rapide ! En moins d'une seconde, elle va de l'arc au but; il n'existe rien au monde qui puisse l'égaler en vitesse.

Mon amie eut un sourire de dédain.

Une hirondelle disait :

— De toutes les promptes ailes, mon aile est la plus prompte ! En beaucoup moins d'une se-

conde, elle va d'un bout de plaine à l'autre bout; sous le ciel il n'y a rien dont la célérité soit comparable à la sienne.

Mon amie haussa l'épaule en se moquant.

— Quoi! dit l'archer, vous connaissez quelque chose de plus vite que ma flèche?

— Quoi! dit l'oiseau, vous connaissez quelque chose de plus prompt que mon aile?

— Oui!

— Non!

— Non!

Ils parièrent; jour fut pris pour l'épreuve.

Mais, bien avant que la flèche eût atteint le but, bien avant que l'aile eût frôlé l'herbe au bout lointain de la plaine, le cœur de mon amie s'était, de notre bonheur, enfui vers un autre amour d'où il s'envolait déjà!




L'ONIROMANCIENNE
L. METIVET

L'ONIROMANCIENNE

Vous qui êtes la cause de tant de rêves, vous devez savoir expliquer les songes? lui dis-je.

— Il se peut bien, dit-elle. Qu'avez-vous songé? parlez.

— Il me sembla d'abord que, dans le lit où je venais de m'endormir, tombait autour de moi, par longs flocons, une neige plus éclatante que toutes les neiges dont s'enorgueillissent les solitudes hivernales; mais cette neige, loin d'être froide, était doucement tiède

comme les roses blanches de juillet; et avec la splendeur pâle des roses elle en avait le délicieux parfum.

— Eh! voilà un songe qu'il n'est pas mal aisé d'expliquer, dit-elle; il annonce que je daignerai me coucher, quelque nuit, toute blanche et tiède et exquisement odorante, dans un lit, non loin de vous.

Je m'écriai, en tombant à genoux :

— Ah! chère âme, se pourrait-il?...

— Mais oui, mais oui, dit-elle. Et ce fût là tout le songe?

— Il me sembla ensuite que du soleil entrait dans mon alcôve, la remplissait d'or et de flamme; et, de cette clarté chaude, je sentais sur mon front, sur mes lèvres, autour de mon cou, et sur ma poitrine battante, la frémissante caresse; et jamais, dans les plus brûlantes après-midi d'été, le vrai soleil n'avait eu d'aussi éblouissants rayons.

— Eh! que vos songes sont clairs! dit-elle; celui-ci annonce que je consentirai, quelque nuit, souriante auprès de vous, à secouer

dans l'air ma chevelure d'or flambant, et que, de mes longues boucles, qui défient les rayons, je frôlerai votre poitrine, et votre cou, et vos lèvres, et votre front!

Je murmurai, extasié :

— Ah! chère âme, se pourrait-il?...

— Mais oui, mais oui, dit-elle. Puis, après ce songe, vous vous êtes réveillé?

— Hélas! non. Je ne cessai pas de dormir, et il me sembla que j'étais dans une solitude à jamais mélancolique où rien ne luisait, ni neige ni soleil ; un vent noir plein de douloureuses plaintes et des vols d'oiseaux sinistres traversaient la nuit, qui n'espérait pas d'aurore ; l'un des oiseaux, très féroce, s'abattit sur moi, et se mit lentement, lentement, à me dévorer le cœur et le foie !

— Ah! des trois songes, dit-elle; celui-ci est le plus facile à interpréter. Il annonce qu'après ma neige offerte et mes cheveux ruisselants sur vous, vous demeurerez bientôt seul et misérable, sans espérance désormais ; et le regret de ma beauté et de

ma tendresse vous sera un éternel vautour dévorateur, quand, ne vous aimant plus, je vous aurai quitté pour enchanter, — neige et soleil, — quelque nouvel amant si tendrement chéri!

Je soupirai douloureusement :

— Ah! chère âme! se pourrait-il?...

— Mais oui, mais oui, dit-elle.




SŒUR COLETTE

SŒUR COLETTE



OLETTE fut introduite dans le parloir du couvent.

— Vous avez désiré me parler, ma sœur? demanda la supérieure des Clarisses, vieille femme à l'air morne.

Colette était toute parfumée d'ylang-ylang, une vapeur d'encens venait de la chapelle voisine; cette odeur de boudoir et cette odeur d'église, mêlées, c'était joli.

Colette dit :

— Ma mère, je suis une personne absolument digne de pitié! car j'ai commis les pires

crimes dont se puisse repentir une âme chrétienne, et il est peu de tendres péchés auxquels, en une déplorable faiblesse, je ne me sois abandonnée. J'ajouterai même que je m'étais acquis, en compagnie de mon amie Lila, une notoriété dont le souvenir m'oblige à toute la rougeur dont je suis capable. Enfin, oui, une jeune femme promise aux supplices bien mérités de l'éternel enfer, c'était moi. Mais, grâce au ciel, la grâce m'a touchée. J'ai connu le néant des agréables folies ! Ah ! ma mère, les hommes valent bien peu, et les femmes ne valent guère davantage. Je sais la vanité des ardentes amours et des amitiés sincères. Les plus doux rêves, à peine réalisés, s'évanouissent ; le cœur n'en garde même pas ce peu de poussière fine que laissent aux doigts les papillons envolés. Rien de ce qu'on nomme la joie ne peut désormais me tenter ! Mon âme, pleine d'illusions mortes, est pareille à un jardin qui serait un cimetière de roses. C'est en vain que l'on me conduirait dans des fêtes où de jeunes hommes compli-

menteurs, et bien faits de leur personne, louangeraient le charme dont le diable, en d'exécrables desseins, me pourvut; je suis incapable des troubles et des espérances dont je fus trop longtemps la dupe! Le seul avenir qui me tente, c'est de passer mes jours dans la paix rédemptrice du cloître et d'oublier, dans les pratiques d'une règle sévère, les frivolités de jadis, que je hais et que je méprise! O ma mère, accueillez-moi! ne me refusez pas les jeûnes, les macérations, la nudité des genoux sur les dalles; et que je puisse, échappée enfin des odieux paradis humains, mériter le paradis céleste!

Après ces paroles, Colette, en la sincérité de son désespoir (car jamais Madeleine repentie ne fut plus sincère qu'elle!) versa d'abondantes larmes; son corset, étroit, qui la faisait si svelte, la gênait un peu pour sangloter; mais elle ne se plaignait pas de cette souffrance, d'ailleurs légère; même elle approuvait la rudesse des baleines, qui était presque un commencement de cilice.

La Supérieure, avec componction, répondit :

— Ma sœur, il est prudent de se défier des vocations imprévues et trop soudaines! Les jeunes femmes, naguère peu recommandables, qui se jettent avec une impétueuse ardeur dans les bras de la religion, sont sujettes à des rechutes, très fâcheuses, en d'autres bras ; craignez de prendre pour un zèle vraiment sacré...

La révérende Mère s'interrompit. Quelqu'un venait d'entrer dans le parloir. C'était un jeune homme, fort élégant de mise et de tournure, avec de fines moustaches brunes ; il était autorisé à venir, une fois la semaine, entretenir sa sœur, postulante au couvent des Clarisses ; il salua, gagna le fond de la salle, s'approcha de la grille, se mit à parler bas à une petite nonne. Colette ne le vit pas, d'abord, tant son fervent repentir l'occupait tout entière!

— Craignez de prendre pour un zèle vraiment sacré, continua la Supérieure, les mouvements peu durables de quelque désespoir

mondain! Dieu n'accepte que celles qui se donnent à lui pleinement, à jamais, sans aucun espoir de divorce! Savez-vous si, accoutumée aux vains plaisirs d'ici-bas, vous ne prendrez pas bientôt en dégoût les sévères joies de la prière et de la méditation? Pourrez-vous supporter les abstinences, les longs jours sans paroles, les sommeils interrompus? Pourrez-vous...

— Ma mère! s'écria Colette, fanatiquement, je me sens capable de tout subir et de tout accomplir pour le salut de mon âme, hélas! si compromis. Rien ne m'effraiera, ne me rebutera, ni les plus terribles devoirs, ni les plus humbles besognes, et je suis prête aussi à toutes les tortures! Je veux macérer ma chair coupable! Je veux me donner la discipline! Je veux que des pointes de fer percent ma peau, pour la châtier d'avoir été si douce et si délicieusement rose! et je sens inébranlable ma résolution de me consacrer à l'époux divin, à lui seul!

A ce moment, le visiteur, qui avait achevé

de causer avec la postulante, sortit de son coin, salua, traversa la salle, poussa la porte, disparut. C'était vraiment un fort agréable jeune homme, à qui de petites moustaches brunes seyaient aussi bien que possible; ces moustaches-là, Colette en avait toujours raffolé.

La Supérieure reprit, l'œil illuminé :

— Puisqu'il en est ainsi, ma sœur, puisque vous vous sentez forte, puisque le ciel véritablement vous a élue, venez, venez à nous! Sans doute, je ne vous admettrai pas tout d'abord aux épreuves du noviciat. Mais vous ferez dans notre monastère une retraite de plusieurs mois; et si, un long temps écoulé, vous persistez en votre belle vocation, alors vous commencerez le doux et rude apprentissage, vous serez la fiancée du Seigneur en attendant que vous deveniez son épouse. O ma sœur! quelles parfaites délices, en récompense de votre renoncement au monde, vous attendent! Vous connaîtrez l'incomparable joie des immatérielles noces, les délices

du pur amour! et, vouée aux ivresses célestes, vous prendrez en pitié les coupables et fausses joies de celles qui s'extasient dans les péchés d'ici-bas!

— Oui, oui..., dit Colette.

Elle semblait un peu troublée, avec un air de songer; oui, de songer, à quoi?

— Et ma retraite devra, dit-elle, commencer bientôt?

— Dès aujourd'hui! Tout de suite! Lorsqu'on est résolue à entrer dans la bonne voie, il faut s'y engager sans perdre une minute. Le temps, c'est du Paradis!

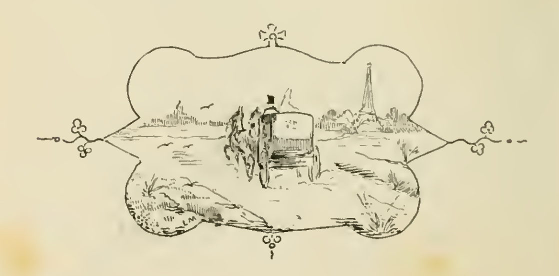
— Sans doute! sans doute! Mais, attendre à demain, serait-ce un si grand retard? Allons, voilà qui est convenu, je reviendrai....

— Demain!

— Ou après-demain. Ou la semaine prochaine. Enfin, dans quelques jours.

Là-dessus, après une inclinaison de tête, où s'émurent les frisons roux de son tout petit front, la repentie s'échappa du parloir. Eh! où donc allait-elle si vite? Le lourd bat-

tant refermé, elle se trouva, dans la rue, tout près de ce jeune homme, précisément, qui avait de si fines moustaches; il venait de monter dans un coupé arrêté devant le cloître, et dont la portière était encore ouverte. Très joli, cet inconnu, oui, en vérité, très joli. Mais fort impertinent! car, tendant le bras, il n'hésita pas à prendre Colette par la main, à la tirer dans la voiture. Elle fut si stupéfaite d'une telle audace, qu'elle n'eut pas la présence d'esprit de s'en défendre! et, tombée sur un coussin, elle serait certainement morte de honte, si elle ne s'était avisée de pouffer de rire tandis que le cheval partait au grand trot et que le ravisseur baissait les stores du coupé tout de soie mauve tendu, qui fut un boudoir à quatre roues!




L'EXPLICATION
PLAUSIBLE

L'EXPLICATION PLAUSIBLE

PARMI tous les amants, il n'en est guère de qui la jalousie soit aussi perspicace que celle de Valentin! La plus rusée traîtresse ne saurait réussir à lui en faire accroire; et ce n'est pas lui qui se contenterait, quand il a conçu un soupçon, des justifications frivoles dont tant d'imbéciles s'accommodent avec une facilité qui, vraiment, prête à rire.

— Madame! cria-t-il.

— Là, là, qu'est-ce donc qui vous prend? dit-elle brusquement éveillée dans la chambre

nocture, sous les vagues rideaux blancs que traversent les lueurs de la lampe.

— Madame! ne pensez pas que vous vous tirerez, par quelque mensonge, d'une aventure qui est la plus terrible du monde. Tout à l'heure, tandis que vous dormiez dans l'or odorant de vos cheveux déroulés, je me penchais, extasié, vers vous...

— Eh! vous n'aviez point tort.

— Je me penchais de plus en plus, j'allais baiser les petits frisons fauves que vous avez près de l'oreille...

— Qu'il est difficile avec un amant tel que vous, de dormir tranquille! dit-elle.

— Lorsque je vis...

— Quoi donc?

— Que l'une de vos belles mèches dorées, celle-ci! était sensiblement plus courte que ses voisines.

— Aïe! pensa la jeune femme.

— Et l'égalité des pointes indique que des cheveux ont été coupés là, tout récemment. Ah! ah! je suis un observateur subtil, à qui

n'échappe aucun détail. Quelqu'un vous a pris de vos cheveux, madame ! Vous avez, tout le prouve, quelque amant...

Elle ne l'interrompait pas, elle regardait la mèche rousse, moins longue que les autres en effet.

— Il est certain... murmura-t-elle.

— Ah ! vous n'osez point nier !

— Je confesse que les apparences sont tout à fait contre moi, et je cherche à deviner...

Tout à coup, elle pouffa de rire.

— Ah ! j'y suis ! j'y suis ! Oui, c'est cela. Rien de plus clair, rien de plus simple !

— Vous allez tenter de m'abuser par quelque invention hypocrite.

— Je n'aurai garde ! Vous avez l'esprit trop fin pour qu'on essaye de vous décevoir ; ce serait peine perdue. Mais, enfin, l'explication du mystère qui vous préoccupe n'est pas bien malaisée, et je m'étonne que, ingénieux comme vous l'êtes, vous ne l'ayez pas trouvée vous-même, tout de suite !

— Eh ! bien, voyons, parlez, madame.

Elle était presque assise, les oreillers en tas derrière ses délicates épaules ; et, hors de la chemise aux entre-deux de malines, qui s'ouvrait, deux rondeurs blanches avaient le remuement d'un lent battement d'ailes.

— N'est-ce pas vous, mon cher cœur, reprit-elle, qui, dans l'un de vos poèmes, avez raconté l'amour des anges pour les filles de la terre? Il doit être réel, cet amour, puisque vous en avez parlé. Ce que vous dites, je le crois, moi! Donc, on ne saurait le nier, les séraphins, les chérubins, les archanges sont épris des terrestres épouses et des vierges d'ici-bas. Que de fois, la nuit surtout, dans la plainte du vent, dans la clarté des étoiles ou dans la lueur des lampes, ils rôdent, invisibles autour de leurs adorées! Mais, parce qu'ils sont immatériels, ou à peu près, parce qu'ils sont faits d'azur, d'aurore et de nue, ils ne peuvent point obtenir les délices définitives que la passion des amants humains nous oblige trop souvent, pauvres femmes, à partager. Ils remontent au ciel, avec l'amer re-

gret des lèvres, des bras, des seins adorables, qu'ils ne baisèrent point. Oh! les pauvres anges! comme le célibat leur semble cruel, même dans les enchantements des musiques paradisiaques. Aussi tout me porte à croire qu'ils ont cherché un moyen de divertir leur éternelle mélancolie! et, ce moyen, ils l'ont trouvé. En rôdant autour des lits qu'ils jalousent, ils dérobent aux jeunes mortelles endormies des rubans, des bouts de valenciennes, des fleurs, et plus fréquemment des mèches de cheveux, qu'ils coupent avec des ciseaux d'or, et ils emportent ces menus trophées, et ils se consolent de leur morne félicité en respirant, en cachette, quand le bon Dieu ne les regarde pas, le parfum d'une boucle brune ou dorée, d'une rose, d'une dentelle, d'un ruban rose ou bleu!

Plus douce que tous les parfums dont elle parlait avec sa voix de tourterelle roucoulante, une odeur sortait de sa chair grasse et rose, et montait vers Valentin; il se sentait, quoi qu'il en eût, délicieusement attendri;

ses yeux, sous les paupières un peu battantes, se troublèrent.

— Ainsi, vous supposez?... dit-il.

— Je ne suppose pas, j'affirme, je proclame qu'un ange très téméraire, épris de ma personne — quoi d'étonnant à cela, je vous prie? — m'a volé, tandis que je songeais à tout autre chose, — à vous, peut-être, monsieur! — le bout d'un des rayons de ma chevelure de soleil. Et, en vérité, il est bien heureux que je me sois avisée de cette découverte; car vous vous mettiez déjà martel en tête. Oh! je vous en veux d'avoir eu je ne sais quelle abominable imagination, — un amant, moi! pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez! — au lieu de penser tout de suite à la vérité, qui était si simple, si vraisemblable, si naturelle!

Il ne l'écoutait plus, la regardant trop. Frémissantes en leur nid de malines, les rondeurs blanches (pareilles à deux colombes), levaient un peu, comme de dessous l'aile, leurs becs rosés.

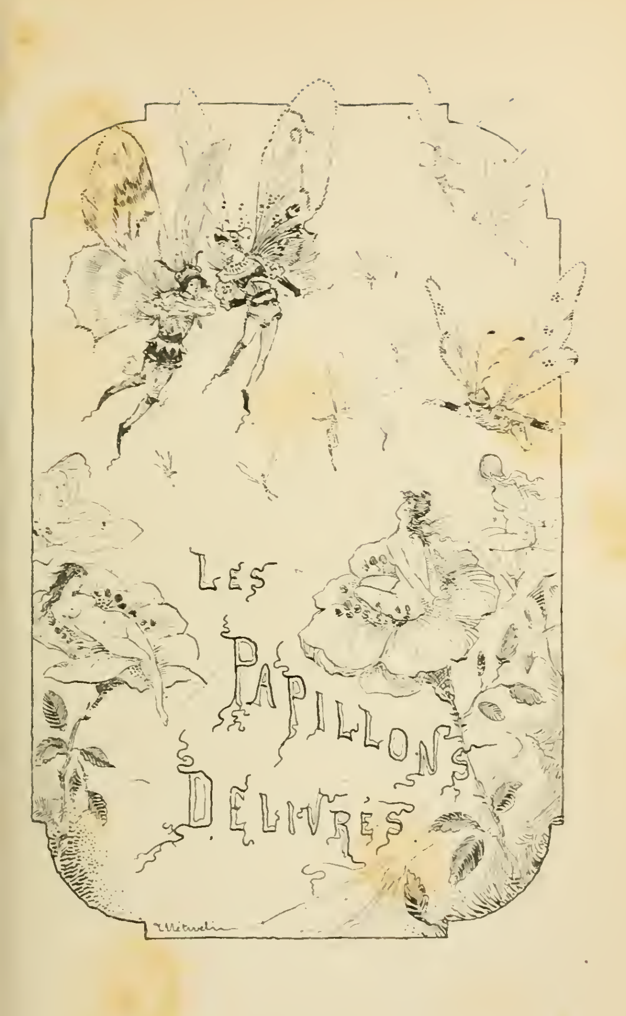
— Mon Dieu! dit-il, votre hypothèse me paraît tout à fait acceptable; et je ne vois aucun inconvénient à l'admettre. Mais, soyez assurée qu'il ne me fallait pas moins, pour croire à votre innocence, qu'une preuve aussi évidente. Je ne suis pas de ceux qui se laissent tromper par les médiocres supercheries de l'ordinaire astuce féminine.

— Oh! non, dit-elle.

— Ma perspicacité...

Il n'acheva pas. Éperdument, il baisait les chers seins roses, et les bras gras et les épaules, et tous les grands cheveux épars, — bien plus heureux que le voleur céleste qui n'en avait qu'une seule mèche, le pauvre ange!




LES
PAPILLONS
DÉLIVRÉS

LES PAPILLONS DÉLIVRÉS

I



NE églantine volait de-ci de-là, ne sachant sur quel papillon elle se poserait. Toute frémissante dans le soleil, si légère dans l'air léger, elle hésitait, en son cœur de fleur ingénue, entre tous ces beaux insectes éperdus de désir, qui tremblaient vers elle sur leurs tiges. A quel choix se résoudrait-elle enfin? Devait-elle préférer le sylvandre à la briseis, ou le céphale au parpaillot, ou la

mélicerte au myrtil? Pour l'amour du radieux Argus, dédaignerait-elle la damerette, la corine, le damon, la daphné, et le galarin et l'hecate, et l'hypsipile rosé comme l'aurore et le dorylas gris comme le crépuscule du soir? Et elle volait toujours, s'approchant, s'éloignant, au-dessus du champ de papillons.

Car, en ce temps-là, c'étaient les roses qui avaient des ailes, — quelles ailes? leurs pétales vite remués, — et c'étaient les papillons qu'attachait au sol une tige frêle, par le vent balancée.

II

L'églantine était si perplexe qu'elle dut se résigner à demander conseil à toutes les autres roses, ses sœurs. Elle s'en retourna donc vers les hautes herbes où elles avaient leurs nids, il y avait des nids de roses, alors! — et dit, non sans une rougeur, qui fut très visible, car elle était une églantine blanche :

« Mes sœurs, tirez-moi d'embarras, je vous prie. Toute jeune comme je suis (j'ai volé, l'aube d'hier, pour la première fois), j'ai encore bien peu d'expérience ; et j'ai grand' peur de faire quelque sottise ».

— Parle, nous te répondrons, dit le chœur des roses.

— Non loin d'ici, dit-elle, j'ai vu les plus beaux papillons qu'on puisse imaginer ; et tous me paraissent si désirables, que je ne sais lequel choisir pour m'y poser amoureusement.

Toutes les roses dans un grand froufrou, se mirent à se moquer. Ah ! l'enfant ! Ah ! la niaise ! Comment ? elle était éprise de ces misérables insectes qui ne peuvent se délivrer de la terre si proche ! Aimer les blancs cygnes, hautains qui traversent l'azur, ou les prestes hirondelles que ne joint pas le vent, ou l'alouette qui va réveiller, d'un cris clair, au delà des nuages, l'aurore paresseuse, — à la bonne heure ! C'était, en vérité, le fait d'une fleur encline à d'indignes amours, que de

prêter la moindre attention à des êtres captifs au point de ne pouvoir franchir, — s'il leur en vient la fantaisie, — le ruisseau de la plaine ou le torrent des monts.

Mais l'églantine parla avec tant d'enthousiasme des beaux insectes du champ voisin, que les roses se sentirent un peu troublées, et, ma foi, « il faut donc aller voir comme ils sont faits ! » dirent-elles en prenant leur vol d'où s'éparpillèrent des parfums qui étaient les plus doux du monde, puisque, en ce temps-là, il n'y avait pas encore de femmes sur la terre.

III

Il faut renoncer à exprimer la joie des papillons quand ils virent, voletantes au-dessus d'eux, si près d'eux, toutes les adorables roses. Oh ! qu'elles étaient jolies, les rouges, les blanches, les épanouies, les mi-closes ! et ils leur disaient : « Venez, descendez, posez-

vous. Ne nous dédaignez pas parce que nous pouvons vous suivre à travers l'espace et le vent. Nos ailes sont prisonnières, mais voyez comme elles sont belles! Nous luisons et nous scintillons! Ne vous semble-t-il pas que l'on a renversé sur nous mille coffrets pleins de rubis, de saphirs, d'améthystes et de chrysoprases? C'est comme si l'on nous avait poudrés avec un arc-en-ciel haché menu, menu. Et nous vous aimons tant! Si vous consentez à replier vos pétales entre nos ailes, nous aurons pour vous des caresses si tendres, de si fidèles amours que vous ne regretterez pas la vaine joie de voler seules dans les ensoleillés ou dans les nuits de lune! » Hélas! les roses ne se laissèrent pas attendrir. Les papillons n'étaient point laids, non, elles voulaient bien le reconnaître. Mais, vraiment, pour si miséricordieuse qu'on soit, on ne peut se résigner à aimer de misérables petits êtres qui ne peuvent pas seulement s'aller poser sur la plus basse branche du peuplier voisin. Et, dans un tumulte plein de

cruelles railleries, elles s'envolèrent loin du champ de papillons, au delà de la forêt, et du fleuve, et des collines.

Mais, en ce temps-là, comme à présent, il y avait une justice sous le ciel. La brise, par la volonté, sans doute, de quelque honnête fée, — ou bien cette brise, elle-même, était fée — enveloppa, saisit, secoua, emporta toute la volée des méchantes roses, et les précipita dans une immense plaine toute de ronces et d'épines qui agrafèrent les fleurs, ne les lâchèrent plus! C'est depuis ce jour que les roses, liées au sol par une frêle tige, ne volètent plus avec les fauvettes et les mésanges, et ne font plus leurs nids dans les herbes hautes de l'orée.

IV

Et les papillons, tout d'abord, n'avaient pas perdu l'espoir. Elles reviendraient, les jolies fugitives, elles consentiraient à se poser entre

les ailes amoureuses. Mais non, elles ne revenaient pas! Des aigles, des hirondelles, des pinsons, des linottes, traversaient l'air au-dessus du champ; aucune rose ne venait voleter de ce côté. Vous n'auriez pas manqué d'éprouver une grande mélancolie, si vous aviez pu considérer ces pauvres insectes quand ils durent s'avouer enfin que les fleurs s'étaient éloignées pour toujours. Ils se penchaient sur leurs tiges, avec un air d'être morts. Ils avaient de la tristesse en eux, et, sur eux, de l'ombre. Ah! il ne semblait plus qu'on eût renversé sur leurs ailes mille coffrets pleins de rubis, de saphirs, d'améthystes et de chrysoprases; ce n'était plus comme si on les avait poudrés avec un arc-en-ciel haché menu, menu! Ils étaient gris et ternes; ils étaient pareils à des flammes flétries. De sorte que la bonne brise-fée, qui avait puni les ingrates roses, eut pitié des papillons malheureux. Toutes leurs tiges, elle les cassa, et ils ne furent plus captifs, et ils s'envolèrent! Vers où? Eh! ne le devinez-

vous pas? Vers la plaine d'épines et de ronce où languissaient, sur des tiges balancées au vent, les roses châtiées.

C'est depuis ce temps que les damons et les daphnés, les galarins et les hécates, et l'hypsipile rose comme l'aurore avec le dorylas gris comme le crépuscule du soir, et la corine, la damerette, le myrtil, la mélicerte, le parpaillot, le céphale, la briseis et le sylvandre, et l'argus radieux, baisent délicieusement le cœur ouvert ou mi-clos des roses qui ne s'envolent plus.

V

Mais les roses, pour si tendrement baisées qu'elles soient, ne se jugent pas aussi heureuses qu'elles le pourraient être. Certes, il est doux, étant fleur, de se sentir caressée jusqu'au fond du calice. Mais l'immobilité où elles demeurent ne leur permet pas de choisir celui dont elles voudraient être aimées;

et elles ne peuvent pas se refuser. Souvent ce papillon-ci les frôle tandis qu'elles voudraient être frôlées de ce papillon-là. Puis, ce leur est un chagrin fort amer, lorsqu'elles se sont attachées à un sylvain ou à un euryale, de le voir prendre sa volée, et de ne pouvoir le suivre! De sorte qu'elles se lamentent bien souvent dans la joie universelle de l'été, parmi les rayons et les parfums. Ne redeviendront-elles jamais pareilles aux roses qu'elles furent, aux roses qui avaient pour ailes leurs pétales remués et qui se réjouissaient dans la liberté de l'espace avec l'hirondelle et les alouettes? Jusqu'à présent la brise-fée, en sa justice, ne les juge pas assez punies; et elles restent liées au sol par de frêles tiges que le vent balance et ne brise point hélas!

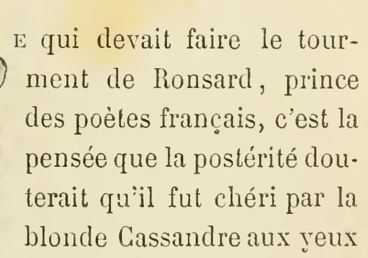
Mais la fée sera clémente un jour, bientôt, demain peut-être; les fleurs délivrées suivront les insectes libres; et l'on verra trembler dans la lumière, l'amante et l'amant, ailés tous deux! Dans les hautes herbes des lisières, dans les branches des chênes re-

verdissants et des acacias, il y aura presque à chaque brin, presque à chaque ramille, un nid où nichera, avec sa rose, un papillon.




LE MIROIR

LE MIROIR



E qui devait faire le tourment de Ronsard, prince des poètes français, c'est la pensée que la postérité douterait qu'il fut chéri par la blonde Cassandre aux yeux bruns. Humble faiseur de sonnets, je me sens hanté d'une crainte analogue; qui donc en effet parmi nos arrière-neveux daignera admettre que j'obtins la tendresse de la marquise Cœlie, si jolie et si belle, si pareille à la pâle dauphine de quelque royaume du nord, telle enfin que je l'ai dépeinte? Ils me rail-

leront, les jeunes gens futurs, ils diront : « Ce poète vraiment nous en veut faire accroire ; le moyen de penser que, médiocre de visage si l'on s'en rapporte aux portraits qui précèdent ses poèmes, et, d'ailleurs, parfaitement dénué de génie, il mérita la miséricorde d'une aussi exquise personne ? » Ah ! qu'ils auront raison de parler ainsi. Non, je ne vaux pas qu'elle me sourie, celle qui est l'éblouissement de mes yeux et l'enchantement de mon cœur. Cependant il est vrai, n'en doutez pas, qu'elle m'aime. Mais, cet amour qui m'extasie, je n'ai pas, hélas ! le droit de m'en enorgueillir ; car je l'ai dû, je l'avoue, à la plus détestable supercherie.

Dans le temps où, coiffé d'un haut chapeau pointu qui étincelait d'étoiles en papier d'or et vêtu d'une longue robe noire ornée d'abracadabras, j'exerçais, à la fête de Neuilly, la profession de diseur de bonne aventure (j'ai gagné, à ce métier-là, d'assez grosses sommes qui, bien placées, me permirent de me livrer plus tard à la poésie), je reçus un jour

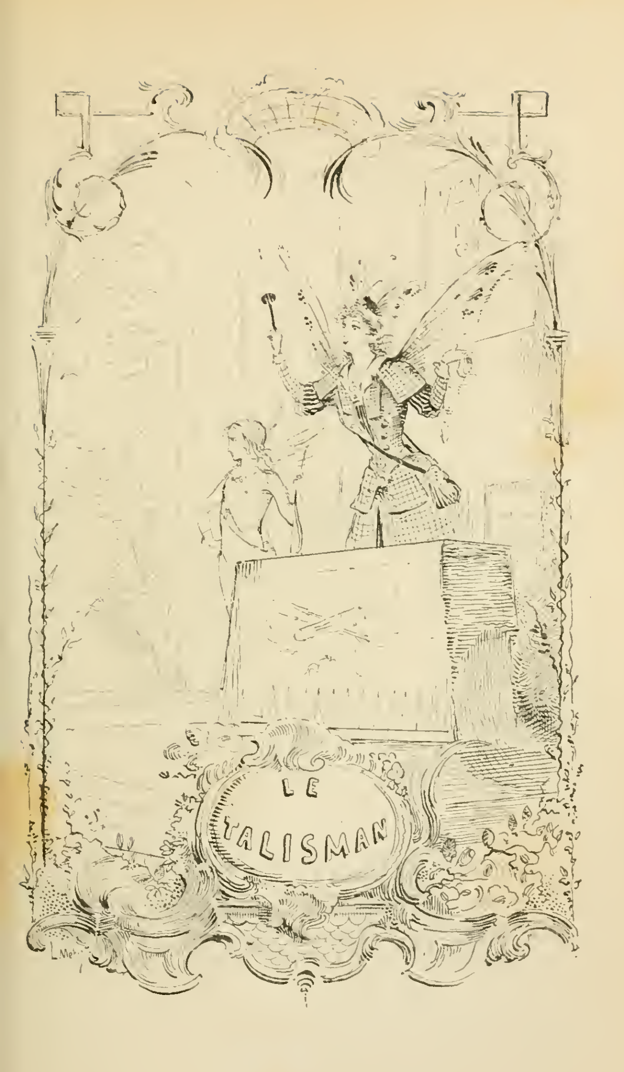
la visite d'une jeune femme qui avait eu la curiosité d'interroger le sort. A peine entrée dans la voiture-baraque où je rendais des oracles, je n'hésitai pas à penser que toutes les femmes de la terre étaient mortes en un même moment, léguant à celle-ci leurs plus divines grâces, leurs plus adorables charmes, tant, en elle seule, étaient réunies les merveilles de la beauté féminine; et je compris tout de suite que celle que j'adorerais à jamais, c'était elle. Mais hélas! quelle espérance de me faire aimer d'elle pouvais-je concevoir! Il eût été extravagant d'imaginer qu'elle abaisserait de tendres regards, — elle, si patricienne et, même, de la plume du chapeau à la pointe de la bottine, toute princesse dans mon bouge, — vers un chétif mage forain; d'autant plus que, pour paraître un sorcier plus vraisemblable, je m'étais enlaidi (inutile surcroît!) d'une longue barbe noire en tresses hiératiques et de sourcils farouches! Cependant la parfaite créature qu'un caprice avait conduite vers moi me demanda dans un petit rire si je pos-

sédais véritablement — selon que mon pitre l'annonçait au dehors — un miroir où chaque femme pouvait voir celui qu'elle aimerait un jour; et son petit rire montrait des dents qui me rendaient fou. Une pensée coupable (je n'ai jamais eu le courage de m'en repentir) me traversa l'esprit! « Oui, certes, dis-je, je le possède, ce miroir enchanté, et il ne tient qu'à vous d'en faire l'épreuve. » Sans perdre un instant, je me retirai derrière les rideaux qui voilaient le fond de la voiture, et, le corps caché, je tendis vers la visiteuse, non pas la petite glace dont j'usais d'ordinaire pour ces sortes d'expériences, mais le cadre seulement de cette glace où, en criant d'une voix dodonienne : « voici celui que vous aimerez », j'osai mettre mon visage, mon vrai visage, sans sourcils farouches ni longue barbe noire en tresses hiératiques. Elle ne put retenir un cri, étonnée sans doute de la face inattendue, inconnue, que lui offrait le Destin! Quand j'écartai les rideaux (j'avais repris ma magique apparence), elle s'était enfuie, lais-

sant une odeur d'églantine mouillée d'une rosée d'hylang-hylang.

Mais, quelques mois plus tard, lorsque les bénéfices de mon métier forain m'eurent mis en état de publier des sonnets et de faire figure dans le monde, je la rencontrai, l'ayant cherchée. Mon apparition parut lui causer une surprise infinie! Et, si peu digne que je fusse d'elle, — eût-elle même été tentée d'en préférer un autre, — il fallut bien qu'elle m'aimât, pour obéir au Destin.




LE
TALISMAN

LE TALISMAN



l n'était question que d'une vente aux enchères qui devait avoir lieu dans quelques jours.

Je dois dire d'abord que la ville où cette vente aurait lieu différait sensiblement, — au point de vue des usages, des mœurs, des préoccupations ordinaires des habitants, — de la plupart des cités où vivent nos contemporains et nos contemporaines ; car on ne s'y inquiétait que d'une seule chose : l'amour.

Les soucis du négoce, de l'industrie, l'ambition de s'illustrer ou de s'enrichir par la

pensée ou par le travail, n'y troublaient jamais, non, jamais, en aucun cas, les esprits ni les cœurs; l'unique désir dont on y fût meurtri, c'était celui de l'ivresse, jamais lasse et toujours renouvelée, des baisers!

On s'étonne, on me demande: « Quoi! pas de boulangerie? » Non, lectrices curieuses, pas de boulangers du tout; le miel des ruches, avec la chair des fruits, est une nourriture qui n'a rien de repoussant; ceux qui n'étaient pas riches au point de posséder un verger où abondent les abeilles, se contentaient, pour se refaire des douces fatigues, de l'odeur des petits muguets blancs et du parfum des violettes des bois. Mais qui donc avait bâti les maisons? il n'y avait pas de maisons; cette ville, à vrai dire, ressemblait à une forêt pareille à la forêt des Ardennes, avec des huttes naturelles faites de syringas et de citronniers en fleur; la grande place où l'on se réunissait pour prendre le frais, le soir, était une clairière de verdure ensoleillée de pourpre et d'or par la pompe mélancolique du couchant.

Vous auriez écouté avec plaisir les propos que l'on tenait, par groupes, dans cette forêt, au crépuscule! On s'accordait à reconnaître que Fideline avait très bien fait de s'endormir sous les bouleaux voisins, — les bouleaux, ces chemises d'argent qui tremblent, — au moment même où passait celui de qui elle était, depuis quatre heures au moins, désirée; on blâmait, avec de justes sévérités, les jeunes demoiselles, Agnès, Hippolytes, Silvanires, accusées d'avoir refusé, en quelque maussade humeur, l'ongle rose de leur petit doigt à des lèvres tendrement solliciteuses; et une fois, ce forum charmant, démocratique cour d'amour, exila, plein de fureur, avec des huées, — car la justice, souvent, doit avoir les emportements du courroux! — une jeune femme récemment mariée, convaincue de n'avoir accompli que sept ou huit fois en une longue semaine le devoir sacré de l'adultère! Les gens qui tenaient pour elle parce qu'elle avait, sous le bras, une odorance exquise de fleurs comme fanées, conseillère d'indulgence,

objectèrent en vain que si elle avait insuffisamment accompli son devoir (ce point, ils l'abandonnaient!) elle avait du moins l'excuse de n'avoir pas accordé à un seul amant, mais à sept ou huit, les délices dont on l'arguait de s'être montrée trop ménagère. Tout cela ne fit que blanchir! Qu'elle eût fait le bonheur d'un seul amoureux, ah bien! il n'aurait plus manqué que cela! On exila cette péronnelle, équitablement.

Telle était donc cette ville extraordinaire, de feuilles et de fleurs, d'amour, d'amour, et d'amour encore! Et maintenant vous concevez l'émotion qui se produisit dans les groupes, et dans les tête-à-tête, lorsque des affiches annoncèrent qu'une fée obligée, pour cause de départ, de vendre son fonds de magies et de charmes, mettrait aux enchères, à tel jour, à telle heure, un talisman dont l'heureux acquéreur — acquéreur, car les femmes ne seraient point admises à la vente — ne connaîtrait jamais la lassitude ni la rancœur du baiser!

* * *

Quoi ! toujours aimer ! se sentir, à toute minute, capable d'aimer, et prouver, en effet, sans renoncement ni recul, qu'on en est capable ! mépriser, avec raison, la fatigue ensommeillée des lits conjugaux ! être un homme qui est toujours un homme, atteindre par l'ininterruption de la virilité, jusqu'à la divinité ! être, sans trêve, violent, rude, énorme ! oser dire, en pensant à Hercule, qui, cependant, chez Omphale, fit bien les choses : « Ce n'était qu'un demi-dieu ! » devenir, en un mot, une réalisation égale au désir éternel de la femme ! voilà ce qui était offert, voilà ce que mettait aux enchères la fée obligée de vendre son fonds de magies et de charmes, pour cause de départ.

* * *

Les jeunes hommes de ce pays, — même les plus remarquables, même ceux dont aucune tendre personne, si exigeante qu'elle

fût, n'avait eu, le lendemain, à se plaindre — accoururent, le jour venu, vers la salle où serait vendu aux enchères le plus miraculeux des talismans. C'était une foule, jolie à voir. Il y avait, dans la multitude, des adolescents imberbes. — Ah! lectrices, ne les méprisez point! — et beaucoup d'autres nubiles, dignes d'être considérés puisqu'une barbe ornait leur face déjà mâle ; et tous semblaient prêts à tous les combats, à tous les amours. Cependant, si grande que fût leur valeur personnelle, tant de fois éprouvée et toujours victorieuse — très humble, je me tenais à l'écart — ils se sentaient dévorés du désir d'acquérir le talisman, le prodigieux talisman en qui résidait la certitude de voir le sourire de l'amie à vingt reprises reconnaissante ; et, pour tenter l'épreuve des enchères, ils avaient apporté leurs plus riches trésors, non pas des sommes dans des sacs ou des coffres pleins de pierreries, ni les plus magnifiques fleurs de la ville-forêt, en touffes, parfumant l'air, mais, sur des feuilles qu'ils s'apprêtaient à lire, des

sonnets, les meilleurs qu'ils avaient pu faire ; car, puisqu'ils étaient des amants, ils étaient des poètes; ils attendaient le commencement des enchères.

Or la fée, très parisienne (on l'est même, dans la forêt de Brocéliande), se tenait debout, en costume de voyage, raies noires et blanches selon la mode, derrière la table, ayant dans sa main gauche, fermée, le talisman qu'elle offrait et qu'elle cachait aux convoitises, levant dans sa main droite le marteau du commissaire-priseur! et elle disait, non sans emphase : « Allons! allons! empressez-vous, vous qui voulez connaître le renouvellement inextinguible du désir, vous qui voulez devenir égaux aux plus persistants désirs des plus insatiables amoureuses! Dites, dites vos vers, et le plus parfait des rimeurs obtiendra le plus précieux des talismans! « Alors, tous ceux qui étaient là chantèrent leurs sonnets, et le sonnet que je lus — sortant de la foule tout à coup — fut le plus beau de tous, naturellement, puisque ceci se passait dans le

pays que créa ma fantaisie, pour la satisfaction de mes rêves et l'apothéose de mon orgueil !

*
* *

La fée me dit :

— C'est donc toi qui triomphe ? Grâce au talisman que tu as conquis et que je vais te livrer, tu n'as plus aucun rival à craindre : tu es le merveilleux amant auquel diront merci toutes les Messalines, et toutes les Agnès aussi, ces jeunes filles pires que les impératrices. Oui, parce que tes vers, bien rythmés, la césure au sixième pied bien marquée, et très opulents de rimes sonores, m'ont paru et sont, en effet, plus parfaites que les vers de tes compétiteurs, tiens, prends, emporte et garde le don sublime qu'envièrent les plus frénétiques amants. Va, passe, marche, ose, tu es désormais irrésistible et incomparable : jamais tu ne verras, sur des lèvres à peine baisées, s'attendrir ce pâle sourire : « Quoi ! ce n'était que cela ? » mais, toujours après tant d'encores, la gratitude de mille bouches

pâmées avouera la virilité triomphale de tes infatigables caresses !

*
* *

Mais, ce talisman, qu'était-ce donc ?

La fée, ouvrant sa main gauche, me montra un ruban rose, où riaient, aux coins d'une boucle, deux perles.

— Il te suffira de toucher ce ruban, dit-elle, pour retrouver, si vaincu que tu sois, la vigueur de Thésée qui, en un seul jour, viola quatorze amazones.

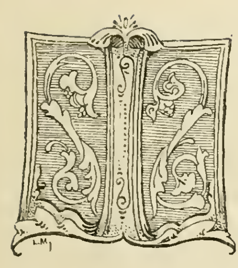
— Madame la fée, dis-je, vous exagérez.

Cependant, je souriais, parce que, dans le talisman, j'avais reconnu l'une des jarretières de Cœlie ; et, depuis longtemps, sans dire aucun sonnet, j'avais mérité l'autre.




LE
MIRACLE

LE MIRACLE



l y avait dans ce couvent — Mazet de Lamporechio peut-être y fut jardinier — une petite nonne appelée sœur Ninette, un peu moins de seize ans, qui était très dévote et très amoureuse aussi. Dévote, à qui? à tous les saints, mais surtout à un très beau Saint-Cyrille sculpté, ornement de la chapelle; amoureuse, de qui? elle ne savait pas, puisque aucun homme ne pénétrait dans le cloître; mais elle était bien décidée à se montrer aussi tendre que

possible à l'égard du premier galant qui escaladerait le mur — à la condition, pourtant, qu'il eût des moustaches, elle tenait très particulièrement aux moustaches; et, s'il lui proposait de l'enlever, « eh! bien, enlevez-moi », dirait-elle. Mais qu'il se faisait attendre, le tendre inconnu! De sorte qu'un soir, elle s'échappa du dortoir, sans bruit, et descendit dans la chapelle toute pleine d'ombre et d'un souvenir d'encens, afin de se plaindre à saint Cyrille de la solitude où il la laissait se consumer. Bien qu'il fît tout noir, elle ne tarda pas — accoutumée aux aîtres de la petite église — à trouver le socle de la statue; et s'agenouillant dans les ténèbres : « Pour l'amour de Dieu, pria-t-elle, venez en aide à une pauvre fille qui ne saurait languir plus longtemps sans bientôt rendre le dernier soupir. O vous qui prenez en pitié les âmes désolées, considérez que la mienne est aussi à plaindre que possible. Qu'il vous plaise, ô mon recours! de m'accorder une consolation. Les miracles ne vous sont pas difficiles; si

vous le vouliez, je trouverais tout à l'heure dans mon petit lit pâle et tiède une personne pleine de tendresse pour moi, qui me tiendrait d'agréables propos; je me résignerai, s'il le faut, à ne pas être enlevée, du moins la première fois; mais qu'un cher compagnon nocturne vienne divertir mon attente; et, surtout, qu'il soit, si c'est possible, pareil à vous, chère statue auréolée d'or! Oui, qu'il vous ressemble, celui que j'espère et que je demande! et tous mes vœux seront comblés. »

Ne croyez pas qu'elle parlât ainsi pour flatter le saint, pour le mieux engager au prodige qu'elle sollicitait. Non, elle était sincère; elle aurait voulu un ami semblable à saint Cyrille! et, après un signe de croix — presque certaine d'être exaucée — elle regagna son petit lit du dortoir. Ah! le méchant saint! Il y avait une personne entre les draps, en effet, mais c'était Lina, une novice, jolie et fraîche comme une fleur pas cueillie, qui était venue, pendant le sommeil des Mères, pour bavarder et rire avec son amie Ninette. Eh! oui, très

jolie, et très amusante, la mignonne novice! elle savait beaucoup de contes, qu'elle contait très bien, des vers d'amour aussi, qu'elle disait à voix basse; et elle avait, pour passer le temps, la nuit, quand on ne dort point, des imaginations qui ne laissaient pas d'être tout à fait plaisantes. Mais enfin, ce n'était pas un galant, et elle ne ressemblait pas du tout à saint Cyrille. Sœur Ninette, tout en riant, très bas, avec la novice, éprouvait beaucoup de colère contre le bienheureux qui l'avait si incomplètement exaucée. Voilà donc comme il récompensait la dévotion qu'elle avait toujours eu pour lui! Elle était très fâchée, il verrait. Et, en effet, le lendemain, à peine entrée dans la chapelle avec toutes les nonnes pour l'office du matin, elle jeta un regard furieux vers le saint Cyrille auréolé d'or. Elle eut peine à retenir un cri! Mais tout s'expliquait; elle n'avait pas à se plaindre; le miracle avait eu lieu, tel qu'elle l'avait sollicité; car, le jour d'avant, on avait changé de place les statues de la chapelle, et l'image qu'elle avait

priée dans les ténèbres, c'était celle de sainte Eveline, jolie et fraîche comme une fleur pas cueillie!




BALBINE ET SA CHEMISE

BALBINE ET SA CHEMISE

I

Balbine était la fille d'un sabotier qui avait sa hutte dans une clairière de la forêt de Brocéliande. Vous auriez bien longtemps voyagé de pays en pays avant de rencontrer une jeune personne aussi plaisante aux yeux que cette enfant mignonne et farouche comme les écureuils des bois ; encore qu'elle se vêtît — faute d'habit meilleur — d'une robe de bure, en maints endroits reprisée, et que sa coiffe fût de toile

jaune et rude, et que les morsures des cailloux non moins que les piqûres des ronces eussent rougi ses frêles petits pieds nus, un homme sensé n'aurait pas manqué de la préférer aux plus superbes princesses habillées de drap d'or et couronnées de pierreries, dont les pantoufles brodées de perles s'enfoncent dans des tapis de zibeline ou de renard bleu. Mais, jolie comme elle était et bien qu'elle fût aussi bonne que jolie, elle n'en était pas plus heureuse. Sa marâtre — car le sabotier, veuf, s'était remarié avec une méchante femme — la traitait aussi mal que possible; l'obligeant aux plus pénibles besognes, ne lui laissant pas une minute de repos, l'injuriant, la battant, et la nuit, lorsque Balbine, à moitié morte de fatigue, s'était endormie enfin, l'éveillant tout à coup pour lui dire de ne pas oublier d'aller, dès le point du jour, faire de l'herbe pour la chèvre. De sorte que la pauvre petite résolut de se dérober à la cruauté de cette marâtre ; et une nuit, un peu avant l'aube, comme tout le monde dormait

encore dans la hutte, elle s'échappa par la fenêtre — puisque la porte était close — comme un oiseau s'envole.

Elle marcha, sans savoir vers où, a travers les bruyères de la forêt. Elle était contente de ne plus être où elle avait eu tant de souci; mais, en même temps, elle se sentait le cœur bien gros. Que ferait-elle? Qui l'accueillerait? Il y a si peu de bonnes gens par le monde!

A la clarté du jour levant, elle vit une vieille qui lavait du linge dans un ruisseau, et qui soufflait et qui geignait très lamentablement; elle ne devait pas, cette lavandière, avoir moins de cent ans, et, à pareil âge, on n'a plus beaucoup de force. Balbine, qui était, je l'ai dit, aussi bonne que jolie, fut tout émue en voyant une femme aussi âgée prendre tant de peine.

— Eh! madame, dit-elle, je laverai bien ce linge à votre place, si vous l'avez pour agréable; puis, quand il sera net, je le porterai sur mon dos jusqu'à votre maison.

Elle eut à peine le loisir d'achever cette pa-

role : la vieille ne ressemblait plus à une vieille! elle était jeune et triomphante comme une journée de juillet; et, à la voir, somptueuse, en sa robe de samit écarlate, vous auriez dit d'une reine qui se promènerait dans les bois! De fait, c'était mieux qu'une reine puisque c'était une fée.

— Balbine, dit-elle, on m'avait beaucoup vanté le bon petit cœur qui est le vôtre; je vois que l'on ne m'avait pas trompée. Je veux vous récompenser de votre charité pour une vieille lavandière qui lavait son linge dans le ruisseau. Prenez cette chemise, mettez-la, et, désormais, ne l'ôtez plus. Comme elle a été tissée avec ces fils légers qui planent dans l'air, descendus d'une céleste quenouille, elle ne cessera jamais d'être blanche, et tant que vous la porterez, vous aurez en partage, toutes les richesses, toutes les gloires, tous les bonheurs de la terre.

Cela dit, la fée disparut, pareille à une nuée d'or qui s'évanouirait dans la lumière. Il serait difficile d'exprimer l'étonnement et la joie

de Balbine. Elle serrait contre son cœur la chemise que lui avait donnée la fée! Mais elle ne la mit pas tout de suite, parce qu'il faisait grand jour; et pour rien au monde, Balbine n'aurait consenti à montrer, en se déshabillant, si peu que ce fût de son bras ou de son épaule aux rayons qui regardent, au vent qui rôde, aux petits oiseaux curieux qui, du bec ou de l'aile, écartent les feuilles pour voir.

II

Il n'était question, d'un bout du monde à l'autre bout, que d'une jeune personne qui était la plus riche, la plus puissante, la plus enviée de toutes les mortelles. Rien de ce qu'on peut désirer ici-bas ne manquait à Balbine. Elle avait plus de palais et de châteaux que n'en ont les plus opulents monarques; vêtue de satins flamboyants comme des fournaises où fondraient des rubis et des amé-

thystes, elle se promenait à travers les villes dans des carrosses d'or attelés de huit chevaux blancs aux harnais de diamants et de perles. Bien qu'elle fût peu gourmande — accoutumée jadis à se nourrir de pain noir et d'avelines — cent valets habillés comme des chambellans d'empereur mettaient sur sa table les viandes les plus exquises et des fruits si sucrés et si parfumés qu'on aurait cru leur pulpe faite de miel et de roses pétries. Elle s'endormait, sous des rideaux de soie et de dentelles, dans des lits lentement balancés, aux sons d'instruments lointains, invisibles, qui chantaient la chanson de sa gloire et de sa joie ; et, le matin, quand elle s'éveillait, il ne manquait jamais d'y avoir, même les jours de pluie, du soleil dans sa chambre. Mais ce qui surtout la rendait heureuse, c'est qu'elle faisait des heureux. Si ses richesses avaient pu s'épuiser, elle se serait ruinée en aumônes. Elle donnait, elle donnait tant — avec de douces paroles consolatrices — qu'il n'y avait presque plus de misérables sur la terre. Elle

fut bonne même pour ceux qui lui avaient fait du mal! De sa marâtre, qui l'avait battue, de son père le sabotier qui l'avait laissé battre, elle fit de grands personnages de qui tous les désirs, à peine formés s'accomplissaient. De sorte que, entourée d'admiration et de bénédictions, elle vivait en un perpétuel contentement. Et il arriva une chose qui mit le comble à cet extraordinaire bonheur. Un jeune prince, beau comme le mois d'avril, vint dans la ville où elle habitait le plus fréquemment. A peine l'eut-il vue, à peine l'eut-elle regardé, qu'ils s'aimèrent d'une tendresse éperdue; et ils comprirent qu'ils ne cesseraient jamais de s'aimer. Dire la magnificence des fêtes qui furent données à l'occasion de leurs noces, et la ferveur des souhaits que tout le monde fit pour leur félicité, je me garderai bien de l'entreprendre; mais il serait encore plus difficile d'exprimer l'infinie extase où Balbine se sentit défaillir, quand le marié entra dans la chambre nuptiale, et, agenouillé, prit dans sa main et couvrit de baisers les chères petites mains de

l'épouse qui avait l'air, un peu rougissante, d'un lis qui serait rose.

III

Le maître bùcheron, qui se grisait tous les jours, et qui, ce jour-là, était plus gris encore que de coutume, s'écria d'une voix rude : « Eh bien! quel est l'imbécile ou la sotte qui a lié ce fagot ? Je parie que c'est Balbine ou son benêt de mari. » Hélas! le fagot, ils l'avaient lié ensemble, et c'était vrai qu'il n'avait pas bonne mine, car ils n'étaient guère adroits. Ils s'excusèrent de leur mieux, promettant de s'appliquer davantage la prochaine fois. Mais l'ivrogne ne voulut pas entendre raison, et, avec les autres bûcherons qui riaient méchamment, il chassa à coups de branches la pauvre femme et le pauvre homme.

Car, depuis beaucoup de mois, le temps était passé où Balbine avait en partage toutes les richesses, toutes les gloires, tous les bon-

heurs de la terre! Elle était maintenant plus malheureuse encore qu'elle ne le fut, jadis, dans la hutte de son père le sabotier. Ah! qu'elle était à plaindre! Habillée de haillons, n'ayant pas même une chaumine où dormir, buvant l'eau des fontaines, mangeant les fruits des haies, elle errait avec son mari, qui n'était plus un prince, dans la forêt de Brocéliande; il aurait chassé les bêtes du bois, s'il avait eu un arc et des flèches! mais, si pauvre, il n'en avait pas. C'était rarement qu'un bûcheron leur donnait un morceau de pain à la fin d'une longue et laborieuse journée! Plus d'une fois ils furent sur le point de mourir de famine. Et, sans doute, ils auraient mis fin à leur détresse, en se précipitant ensemble du haut de quelque roche, s'ils n'avaient eu la consolation de se parler bas, la nuit, sur un lit de fougères, dans la douceur nocturne, et de s'endormir, enlacés, la bouche sur la bouche! Mais, au réveil, ils étaient bien tristes.

Or, ce jour-là, chassés à coups de branches

par le mauvais bûcheron, ils arrivèrent dans une clairière que traversait un ruisseau ; ils se laissèrent choir dans l'herbe, et, le mari, rompu de fatigue, s'endormit, tandis que Balbine pleurait à chaudes larmes, la tête entre les mains.

— Tu n'as que ce que tu mérites ! dit une voix d'un ton de colère.

Celle qui parlait, c'était la fée qui avait donné la chemise à Balbine, la jeune fée triomphante comme une journée de juillet, et pareille en sa robe de samit écarlate à une reine qui se promènerait dans le bois. Mais elle montrait un visage très irrité.

— Oui, tu es justement punie ! reprit-elle. Ne t'avais-je pas recommandé de ne jamais ôter la chemise que je te donnai ?

— Hélas ! madame, il est vrai que je vous ai désobéi. Mais qui n'eût fait, à ma place, comme je fis ? Pensez-vous qu'il soit bien aisé de résister aux prières d'un mari qui, entrant pour la première fois dans la chambre nuptiale... Je vous assure que c'était bien mon

intention de la remettre, la chemise, dès le lendemain de mes noces. Seulement, je ne l'ai pas retrouvée.

— Elle s'est enfuie, justement effarouchée de votre effronterie! et je ne vous la rendrai pas, à moins que vous ne vous repentiez sincèrement de l'avoir ôtée.

— Hélas! comment m'en repentirais-je, madame? Comment pourrais-je avoir quelque remords du bonheur que j'accordai à celui qui m'est plus cher que la vie; et n'ai-je pas été payée d'avance de tous les maux que j'endure par le ravissement que je vis dans ses yeux?

— Au moins, dit la fée, me promettez-vous de ne plus quitter la chemise, si je consens à vous en faire un nouveau présent?

— Hélas! comment pourrais-je vous le promettre? Certes, je souffre amèrement dans la misère où je suis retombée; les mendiantes des chemins, battues par les rafales d'hiver, ne sont pas plus à plaindre que moi. Mais — je vous prie d'y songer, madame — mon mari n'a-t-il pas le droit d'exiger de ma per-

sonne toutes les délices qu'elle lui peut offrir, et ne serait-ce pas mon devoir, si ce n'était mon plaisir, de ne point décourager, par l'importunité d'une voile, la ferveur de sa tendresse ?

La fée, moins irritée qu'elle ne voulait le paraître, ne put s'empêcher de sourire.

— Il faut croire, dit-elle, que les femmes trouvent un singulier plaisir à ne pas être habillées du tout ! Allons, je vous pardonne ; je veux bien vous rendre la chemise — tenez, la voilà — avec tous les bonheurs, toutes les gloires, toutes les richesses, mais à la condition que, si vous l'ôtez, la nuit, vous ne l'ôterez jamais, le jour. Est-ce beaucoup exiger?

— Je pense, dit Balbine, que la rendre sans condition eût été plus digne de votre magnanimité, grande fée ! Cependant je ferai tous mes efforts pour ne vous pas désobéir trop souvent...

Cette fois, la fée éclata de rire. Puis elle disparut, pareille à une nuée d'or qui s'évanouirait dans la lumière. Et ni Balbine ni son

mari n'étaient plus là. Le lendemain ils s'éveillèrent dans le luxe de naguère, sous des rideaux de soie et de dentelle, en un lit lentement balancé, au son d'instruments lointains, invisibles, qui chantaient la chanson de leur joie. Et la chemise? Elle était au pied du lit, toute blanche, avec un air d'attendre. Oui, oui, Balbine la mettrait, quelquefois.




LE SERPENT-DIEU

LE SERPENT-DIEU



Comme on l'a chassé des diverses contrées de l'Europe parce que, en disant des sonnets et des ballades, il rendait folles d'amour toutes les princesses et toutes les archiduchesses — ce qui ne laissait pas de donner du fil à retordre aux diplomaties en contrariant les alliances royales, — cet enfant chanteur de tendres poèmes voyage non sans plaisir dans la fabuleuse Afrique; s'il regrette les filles de monarques, accoudées aux balcons des palais, il s'estime fort heureux de ne plus voir les

pâles soleils qui s'éteignent presque à regarder la grisaille des foules et des choses, les étoiles qu'enfument les noires locomotives; et, pas plus tard qu'avant-hier, ayant laissé la cange suivre le courant paresseux du fleuve, il se promenait sur le bord du Nil en la compagnie d'un jeune sphinx très savant, mais folâtre et câlin comme une bête familière; sphinx naguère de granit rose, qui a pris vie aux chants du poète voyageur, et qui lui révèle beaucoup de vieux secrets, lui conte beaucoup d'anciennes histoires, par les brûlantes après-midi, lorsqu'ils font halte près d'un puits, à l'ombre de quelque palmier.

Tout en se promenant, l'enfant chanteur combinait dans sa pensée les aventures de quelque glorieuse épopée ou ajustait — non loin des Pyramides — les rimes neuves d'un rondel, lorsque le plus merveilleux des spectacles lui arracha un cri d'admiration. Là, devant lui, se dressaient, s'éboulaient, s'éparpillaient, pareilles à un tumultueux gòlfe de sang rose et d'or brusquement immobilisé en

pleine tempête, les ruines d'un gigantesque palais de granitelle et de sérancolin, somptueusement ensoleillées! et parmi les obélisques étendus, où luisaient des signes, parmi le resplendissant écroulement des murs incrustés de pierreries semblables à de beaux yeux de monstres ou de dieux enfermés dans la pierre, autour d'une espèce de trône ou d'autel qui semblait taillé dans un seul bloc d'or, se mouvaient, ondulaient, levaient et baissaient la tête en déroulant leurs nœuds en un glissant pêle-mêle de flammes vivantes, des serpents sans nombre, les plus beaux de la terre : il y avait là, lumineux et miroitants, des boas, des bojobis, des crotales, et des dragons corallins et des pythons couleur de chrysoprase, et de longues couleuvres lustrées comme des rubans de soie et de fins orvets gris perle et de rouges coronelles; et tous ces magnifiques reptiles, où s'incendiait le jour, avaient l'air, en leurs lents mouvements, de glorifier, par des salutations, le trône d'or, éclatant et solitaire.

— Oh ! s'écria le chanteur de poèmes, pour-

quoi donc tous les serpents-rois, les plus superbes et les plus redoutables du monde, sont-ils réunis en ce lieu, et s'humilient-ils autour de ce bloc d'or massif? Quel est l'immortel qu'ils y adorent? Pour moi, je ne vois point d'idole sur l'autel lisse et vide.

Le petit sphinx dit avec un rire :

— C'est que tu regardes mal.

— Ah! oui, reprit l'enfant poète, je crois apercevoir, en effet, sur l'or, une toute petite longueur grise, vilaine, où pétillent deux yeux fins. Mais, sûrement, ce n'est pas ce chétif reptile, laid comme les lézards des murs, pareil à une cordelette sale, que saluent tous ces splendides serpents, plutôt dieux que bêtes, ce n'est pas devant lui qu'ils inclinent leur majestueuse et formidable splendeur, éblouissement et fascination des yeux.

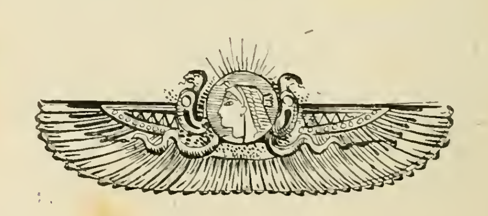
Mais le sphinx dit :

— Souviens-toi! C'est sur cette terre aujourd'hui déserte, où se heurtaient des armées, c'est près de ce fleuve où glisse quelque lente cange, où se rencontrèrent les deux navires également lumineux parce que le soleil dar-

dait sur l'un et parce que la Reine, à la proue de l'autre, était couchée presque nue, c'est dans ce palais, ruine toute pleine encore des forces et des gloires d'autrefois, qu'elle vécut et qu'elle triompha, la radieuse dominatrice au corps doré, la victorieuse des vainqueurs, celle qui, de la semelle de sa chaussure enchantait la nuque des impérators à genoux, et qui, leur montrant, d'un côté, le monde, et de l'autre, son lit, leur disait en riant : « Choisis, » sûre de leur choix ; c'est ici qu'elle aima, c'est ici qu'elle fut aimée par les maîtres de la terre et par les mânes des esclaves noirs, la dangereuse, la délicieuse, la terrible, la douce, celle qui n'avait qu'à ouvrir sa robe, où vivait une déesse plus parfaite que les déesses, pour être digne de tous les forfaits et absoute de tous les crimes! Or, un jour, elle pleura, parce qu'il était vaincu, le beau romain barbare ; elle s'ennuya de vivre; et d'entre les feuilles d'un panier de figues...

— Oui, dit le jeune chanteur, le traître aspic sortit d'entre les feuilles...

Et il piqua le sein de Cléopâtre! l'adorable sein pareil à un petit bouclier fauve à la pointe de rubis. Puis il s'échappa, pendant qu'elle mourait, désormais immortel d'avoir touché l'incomparable chair de la reine. Les siècles ont passé en vain, avec leur infini cortège de matins et de soirs, il vit, l'aspic, il triomphe encore sur les ruines du palais, et, sans cesse, de tous les points du monde, traversant les mers, montant et descendant les montagnes, se glissent jusqu'à lui, immobile et rêveur sur l'autel, tous les glorieux reptiles-rois, et, humiliant leur resplendissant orgueil, ils l'adorent, humble, chétif, et laid, qu'un enfant écraserait du talon, parce que, mettant sa bouche où s'extasia la lèvre des héros, il mordit la gorge aux bouts rouges de la reine à la peau d'or!




VIEILLES LEVRES
ET JEUNE BAISER.

VIEILLES LÈVRES ET JEUNE BAISER



i vieux, si triste, et couvert à peine de sordides haillons, un pauvre homme mendiait, assis sur la borne du grand chemin.

Quelqu'un passa, quelqu'un qui était très riche, et que suivaient des valets tout passementés de brocart.

— La charité! la charité, s'il vous plaît! Autrefois, j'avais des coffres pleins de monnaies et de pierreries. Maintenant, je n'ai pas même un sou dans ma sébile. Faites-moi la charité!

Le riche passant, attendri, donna une pièce d'or à ce pauvre homme.

— Merci, riche seigneur ! Grâce à cette pièce d'or, je songerai aux opulences de jadis, et vous me rendez l'illusion des richesses disparues.

Un soldat en bel uniforme passa sur la route ; une escorte le suivait, soufflant dans d'héroïques trompettes ; et il avait en sa main droite des branches de laurier qui frémissaient glorieusement dans l'air.

— La charité ! la charité, s'il vous plaît ! Autrefois, je fus un fier vainqueur tout environné d'un tumulte d'acclamations, et la féerie des triomphes agitait sur mon front des bannières.

Le glorieux passant, attendri, donna une feuille de laurier à ce pauvre homme.

— Merci, illustre seigneur ! Grâce à cette feuille de laurier, je rêverai aux victoires de jadis, et vous me rendez l'illusion des batailles oubliées.

Une amoureuse passa, seize ans, si jolie,

avec son amoureux. Le mendiant dit, en hochant la tête.

— Autrefois, j'étais aimé par de belles jeunes femmes, blondes comme vous l'êtes, mignonne ! et de qui les lèvres étaient aussi fraîches que les vôtres. Maintenant, vieux et laid, je ne sais plus le parfum du baiser qui se pose comme un papillon qui serait une fleur.

Mais il ne demanda pas la charité.

L'amoureuse, qui passait, fut émue.

— Avec la permission de mon ami, dit-elle au mendiant, je ferai à votre bouche triste l'aumône d'un jeune baiser.

Et l'amoureux, avec miséricorde :

— Je le permets, dit-il.

Mais le mendiant :

— Non ! non ! Je ne veux pas de tes lèvres, enfant qui passes ! Une pièce d'or, ou une feuille de laurier, peut faire renaître l'illusion des opulences ou des victoires. Mais un jeune baiser sur de vieilles lèvres ne rend pas l'amour. Les cœurs éteints sont des morts qui

ne ressuscitent pas. Partez, partez vite, enfants épris! Que je n'entende point vos tendres voix et vos rires! car ce qu'il y a de plus cruel pour un défunt endormi sous le gazon fané, c'est le roucoulement de deux colombes dans le cyprès de sa sépulture.




LE FLOCON

LE FLOCON



L neigea! Ce n'était pas de ma faute. Nous étions partis pour les champs sous un si clair soleil, déjà tiède, qui blondissait d'or les cheveux de Cœlie; et la nappe, au premier étage de l'auberge, s'égayait d'une lumière d'été. Mais, voilà, tout à coup, par la fenêtre ouverte, une rafale entra, jetant vers mon amie cent petits flocons épars, dont quelques-uns, sous sa robe dégrafée,

lui glissèrent sur la peau. Elle poussa un cri tout à fait terrible et déclara qu'elle ne me pardonnerait jamais cette affreuse aventure! Certainement j'étais coupable de tout le mal qui arrivait. J'aurais dû prévoir le jour obscurci, le coup de vent, la tempête blanche. Même elle se croyait autorisée à supposer que j'avais prémédité les choses, que je l'avais attirée dans un piège et pourquoi? pour qu'elle prît un rhume, pour que, le nez trop rose, elle ne pût pas aller au bal de la baronne de Linège. Car, elle me le demandait, si je n'avais pas eu de mauvaises intentions, dans quel but aurais-je dégrafé son corsage, à l'instant même où elle allait être enveloppée par l'ouragan de neige? Et longtemps elle me parla avec de dures paroles. Puis, ce fut pis encore : elle se tut, morne, froide, immobile, regardant la muraille avec d'impassibles yeux. Car Cœlie est cruelle parfois, et, quand elle est dans ses barbaries, elle tarde longtemps à s'attendrir ; qu'il est lent à éclore sur ses lèvres, le sourire qui pardonne!

C'est en vain qu'à genoux devant elle j'essayai de la convaincre que je n'étais pour rien dans la catastrophe qui s'était produite, que le soleil ne s'était point voilé sur mon ordre, et que ce n'était pas mon souffle qui avait jeté sur elle la petite pluie de flocons. Et je lui disais aussi que je n'avais nullement l'intention de l'empêcher d'aller au bal de Mme de Linège, qu'elle ne serait point enrhumée, qu'elle serait la plus belle de toutes à ce bal, avec un nez plus blanc que des pétales de rose blanche. Elle ne voulait rien entendre, et elle demeurait sans mouvement, les yeux fixes, et elle n'ouvrit la bouche que pour dire : « Laissez-moi, monsieur, je ne vous aime plus! »

O méchante, ô barbare amie, plus froide que la neige même! car, en me penchant vers elle pour la supplier de plus près, je vis sur son cœur un petit flocon resté là, et qui n'avait pas fondu, tant le cœur était glacé!

Mais, tout à coup, à travers les vitres, le

soleil reparu flamboya comme une éclosion de lumineuse rose, et le flocon fondit en une larme tiède, le flocon et le cœur aussi.




LES FAUX OISEAUX
L. MERVET

LES FAUX OISEAUX



N voyageur passa par ce pays; bien qu'il eût vu déjà beaucoup de forêts incinérées par la foudre et beaucoup de fleuves taris par les soleils furieux et des ruines sans nombre et des cités de vivants devenues des nécropoles (car les tristes spectacles sont fréquents sur les chemins) il se sentit envahi d'une mélancolie qu'il avait jusqu'à ce jour ignorée, tant il avait devant les yeux de désolation et

d'horreur! Ce qui lui apparaissait, c'était des débris de palais roses, de jonchées d'autels éparpillant leur jades et leurs ors et l'albâtre aussi de leurs divines statues; des chutes d'arbres défeuillés, chênes jadis ou églantiers, encombraient les venelles sans ombre, les pelouses sans herbe; et il frémit en voyant, parmi les désastres épars, des squelettes nus, çà et là, qui se tordaient, immobiles, en des poses d'affreuse agonie. « Hélas! dit le voyageur, le courroux des dieux est terrible! mais qui saura jamais à présent que ces morts sont morts depuis si longtemps, de quel crime les châtia la céleste justice? » Et il pleurait, à cause des larmes anciennes.

Une voix très proche lui dit :

— Du seul qui survécut d'une immémoriale race, justement punie, apprends la vérité, passant! Les habitants de ce pays méritèrent la douleur et la mort à cause de leur amour pour les Faux Oiseaux!

Le voyageur se retourna; l'être qui avait parlé semblait plus vieux que les plus vieux

humains, et la détresse de son visage révélait l'habitude d'un irrémédiable désespoir. Ses haillons cachaient à peine la maigreur hideuse de son corps; mais — singulier spectacle! — ces haillons étaient des lambeaux d'hermine, de velours pourpre, de brocarts somptueux. Il éveillait l'idée d'un mendiant qui aurait été roi. Un diadème dédoré, où s'éteignaient de vieillesse les rubis et les perles, cerclait ses cheveux blancs qui avaient crû jusqu'à toucher ses pieds ornés de bagues et tout déchirés par les ronces.

* * *

Le vieillard reprit :

— Un peuple heureux entre tous les peuples c'était celui qui habitait, au temps de ma gaie adolescence, dans ce pays aujourd'hui si morose, si joyeux et si florissant autrefois. En aucun lieu de la terre, les jeunes hommes

n'étaient plus fiers ni les jeunes femmes plus belles; et, quand ils étaient las de prier dans les magnifiques temples ou de se réjouir dans les palais de marbre rose, ils avaient, pour enchanter leurs promenades, des bois de lauriers-roses, des vallées toujours vertes d'yeuses, et des allées d'acacias fleuris. Mais ils devaient leur plus parfait enchantement aux oiseaux qui, par l'ordre des dieux très bons, voletaient sur toute la contrée, avec des ramages et des battements d'ailes plus doux aux cœurs que les plus douces musiques. Rien qu'à les entendre, rien qu'à les voir, ces oiseaux, on connaissait l'infini des pures ivresses, de toutes les délices sans rancœur; car — colombes, fauvettes, rossignols, aigles — ils se nommaient innocences, rires, amours, gloires; et, pour moi, j'étais le plus fortuné des vivants parce qu'en échange d'un rossignol-amour que je lui avais donné, une jeune fille, fraîche comme les fleurs nouvelles, ne m'avait pas refusé une colombe-innocence. Mais quand donc les hommes furent-ils assez sages

pour se contenter, sans lassitude ni désirs pervers, des biens que les dieux leur octroient? Les habitants de l'heureux pays ne tardèrent pas à dédaigner les adorables oiseaux qui ramageaient et volaient dans l'air lumineux; ils se dirent qu'elles étaient toujours les mêmes, ces voix, qu'ils étaient toujours de la même couleur, ces plumages; ils auraient voulu entendre ou voir quelque chose de nouveau; et puis, en leur orgueil, ils se sentaient quelque peu humiliés de devoir leurs joies, non pas à eux-mêmes, mais aux divinités miséricordieuses. L'idée leur vint qu'on pourrait créer des oiseaux, qui, non sans ressembler quelque peu aux ailes naguère si chères, — car le moyen, pour l'homme, d'inventer sans modèle? — seraient plus beaux qu'elles, et plus agréablement sonores. Or, j'étais renommé, en ce temps-là, parmi les orfèvres les plus habiles de la contrée; on me confia la redoutable besogne, et je m'y vouai, hélas! Je fabriquai des colombes qui étaient des innocences, des fauvettes qui étaient des rires, des ros-

signols qui étaient des amours, des aigles qui étaient des gloires; mais ils étaient faits de fin duvet de soie teint de mille nuances, et de légers métaux, et de toutes les pierreries; et leurs voix étaient produites par le mystère d'un mécanisme ingénieusement combiné. On ne saurait dire les transports de tout le peuple, quand les Faux Oiseaux palpitèrent et ramagèrent dans le soleil. L'opinion générale fut que jamais on n'avait rien vu ni entendu de pareil. Les plus sages s'éprirent de ces ailes menteuses, de ces menteuses voix; et l'on se moquait des dieux, moins habiles que moi, qui, pour créer des oiseaux, avaient besoin de plumes vraies et d'un peu de l'âme universelle! Je fus moi-même si ravi de mes ouvrages que je n'hésitai pas à donner un des nouveaux rossignols-amours à celle que je croyais aimer, en échange d'une colombe-innocence, qui n'était pas née dans un nid du bois. Et beaucoup d'années passèrent. Et tous se proclamaient heureux et triomphants; et c'était, dans tout

le pays, les jours, les nuits, sans cesse, des chants de fêtes et des bruits de baisers. Tant, qu'enfin une tristesse, pire que les plus amères douleurs, envahit les cœurs, les esprits, éteignit les flammes des yeux et des lèvres. Vainement ils feignaient d'aimer, de chanter, de rire, ces hommes et ces femmes; ils sentaient bien que la mélancolie du mensonge était entrée en eux; et, en dépit des révoltes de leur orgueil, ils détestaient les faux oiseaux, faits de soies et de pierreries, qui ne gazouillaient que par le mécanisme d'un ingénieux mystère. Alors, ils les brisèrent ces jouets! et ils s'élancèrent vers les bois de lauriers-roses, vers les vallées vertes d'yeuses, vers les allées d'acacias fleuris, espérant les colombes, et les fauvettes, et les rossignols, et les aigles de jadis. Mais, par l'équitable vouloir des dieux, tous les vrais oiseaux avaient fui, et les coupables habitants du pays, si heureux autrefois, comprirent qu'ils ne reverraient jamais les fraîches ailes sincères, qu'ils n'entendraient

jamais plus les belles chansons franches des innocences, des rires, des amours et des gloires.

*
* *

Le vieillard ajouta :

— Et ils sont morts, à cause du sombre ennui ; les palais et les temples se sont écroulés, les arbres ont pleuré leurs feuilles mortes sur ces trépas désespérés. Moi seul ai survécu, étant le plus coupable puisque je fabriquai les oiseaux-mensongers. Que de jours, que de mois, que d'années ont passé sur mon front dans l'air silencieux et sans volées! voici qu'en traversant le chemin je marche sur mes cheveux blancs. Hélas! le courroux des dieux ne s'apaisera-t-il jamais? Ne me permettront-ils pas de mourir enfin! Oh! qu'ils me laissent mourir! et je ne me plaindrai pas, dans les rouges enfers où m'attendent les supplices, si, avant de clore mes

yeux mortels, il m'a été donné d'entendre, une seule fois, oh! rien qu'une fois, et moins qu'un instant, le cri d'un passereau sur l'épine de la haie!



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

Bibliothèque illustrée à 3 fr. 50 c. le volume

ARÈNE (Paul)

La Chèvre d'Or. . . . . 1 vo

BUGUET (Henry)

L'Univers dans Paris. . . . . 1 vo

COURTELINE (Georges)

Les Femmes d'Amis . . . . 1 vo
Le Train de 8 heures 47. . . . . 1 vo

DAUDET (Alphonse)

Jack (*collection Guillaume*). . . . . 1 vo
Tartarin de Tarascon. 1 vo
Tartarin sur les Alpes. . . . . 1 vo
Sapho . . . . 1 vo
Trente ans de Paris. . . . . 1 vo
Souvenirs d'un homme de lettres . . . . 1 vo

DOLLFUS (Paul)

Modèles d'artistes. . . . . 1 vo

GALIPAUX

Encore des Galipettes. . . . . 1 vo

HOUSSAYE (Arsène)

Douze nouvelles nouvelles. . . . . 1 vo

HUGO (Victor)

Notre-Dame-de-Paris (*collection Guillaume*). . . . . . . 2 vo

MAUPASSANT (Guy de)

Sur l'eau . . . . 1 vo
Contes du jour et de la nuit . . . . 1 vo
Toine . . . . 1 vo

MOINAUX (Jules)

Les Gaietés bourgeoises. . . . . 1 vo

PRADELS (Octave)

Les Amours de Bidoche. 1 vo
Pour dire entre hommes. . . . . 1 vo

PRESSE JUDICIAIRE (La)

Contes du Palais. . . . . 3 vo

RICHARD O'MONROY

Souvent homme varie! . . . . 1 vo

SILVESTRE (Armand)

Rose de mai. . . . . 1 v
Contes grassouillets. 1 v
En pleine fantaisie. . . . . 1 v
Contes de derrière les fagots. . . . . 1 v
Contes à la Brune. . . . . 1 v

(Envoi franco contre mandat.)

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.